

DE 1944 À 1951

Le Provisorat de M. Grousset (suite)

La voix des ruines.¹

La deuxième guerre devait être fatale au vieux lycée. Dans la nuit du 15 au 16 juillet 1944, un bombardement détruisit toute sa partie centrale, ne laissant debout (mais en mauvais état) que les bâtiments le long de la rue de la Préfecture, le petit lycée et l'internat.

C'est avec un certain lyrisme que M. Grousset évoquait cette nuit tragique : *Est-il un Nivernais pour avoir oublié la tragique beauté de ce ciel nocturne dans l'illumination des grandes lampes parachutées qui, doucement balancées, gagnaient la terre avec une molle lenteur ? Lequel évoque sans tristesse le spectacle que révélèrent les premières blancheurs de l'aube ?*

Au lendemain du bombardement, (nuit du 15 au 16 juillet 1944), les Nivernais firent le bilan des victimes et des dégâts : *plusieurs centaines d'immeubles détruits, la cathédrale meurtrie, l'Ecole Normale en ruine, le Lycée frappé à mort et des cadavres par dizaines sous les décombres* ².

En ce qui concerne le lycée : *à effleurer le chevet de l'église Saint-Pierre, une trouée avait été ouverte en ligne droite à travers les bâtiments du Lycée comme si une colossale charrue avait creusé là un profond et large sillon [...] Il n'avait pas fallu, pour venir à bout de notre vieux lycée, moins de dix bombes ou torpilles de gros calibre agissant par leur choc direct ou la puissance de leur souffle.*

Le résultat était éloquent, d'après l'évaluation faite par le Proviseur : *Un tiers des bâtiments - ceux qui groupaient les services essentiels - étaient à bas ; un tiers étaient promis à la pioche du démolisseur, le reste paraissait pouvoir encore, au prix de gros travaux, renaître à la vie scolaire. Les pertes en matériel atteignaient les deux tiers du total sur un ensemble qu'un inventaire vieux de près de quinze années estimait à plus de deux millions. Pratiquement le Lycée avait cessé d'exister et c'est en le perdant que nous avons le mieux connu combien nous lui étions attachés.*

On a beaucoup parlé du bombardement de Nevers et des récits parfois fantaisistes ont raconté des épisodes tantôt dramatiques, tantôt burlesques, de ces événements. Au lycée, fort heureusement, il ne restait aucun élève, mais les administrateurs étaient toujours là. Réfugiés dans les caves, le Proviseur, le Censeur et leurs familles avec en plus quelques autres personnes, y furent coincés par l'amoncellement des décombres puis dégagés par l'explosion d'une bombe à retardement : *Alors que dans tous les quartiers sinistrés les bombes à retardement parachevaient l'œuvre de destruction et fauchaient dans les rangs des équipes de sauveteurs, un de ces capricieux engins, par une sorte de fantaisie indisciplinée, accordait la grâce à quatorze condamnés à mort emprisonnés dans une cave du Lycée.*

Sur cette nuit tragique, nous avons plusieurs témoignages dont le ton évidemment est bien différent. En premier lieu il convient de citer intégralement le récit fait par le Proviseur, M. Grousset et qui fut publié dans un Bulletin de l'Amicale ³.

1 Pendant les "années d'errance" entre les locaux provisoires, les élèves ont publié un journal *la Voix des Ruines*, auquel nous empruntons notre titre.

2 Nous empruntons cette citation, comme celles qui suivent, au discours de M. Grousset, Proviseur du Lycée de Nevers, lors de la distribution des prix du 12 Juillet 1945. (A.L.J.R.)

3 BL Amicale N° de 1951 Republié dans le N° 2/ mai 1998

Encore une fois la sirène a mugé dans la nuit. Depuis plusieurs semaines, les alertes nocturnes se sont multipliées et c'est, chaque fois, pour nos pensionnaires le même arrachement pénible au sommeil ; la même dégringolade, dans les escaliers des dortoirs, vers la double cave qui s'allonge sous les bâtiments et sous la cour du Petit Lycée.

Comme à l'ordinaire, il est une heure trente ; un coup d'œil sur la montre me l'apprend. Comme à l'ordinaire, ma femme levée d'un bond se hâte vers l'abri. Comme à l'ordinaire, je vais à mon tour rejeter les couvertures quand la pensée me vient que le récent départ des élèves dans leurs familles m'a rendu la liberté et que je n'ai plus charge d'âmes ni de corps. Je demeurerai donc au lit. Pourtant je ne me sens nulle envie de reprendre le repos interrompu et mon oreille se tient attentive au bruit des moteurs dans le ciel. Passages d'avions comme à l'ordinaire ? Décidément non. J'ai plutôt l'impression que les machines ont entrepris une ronde au-dessus de nous. Inquiété par ce carrousel aérien, j'éteins la lampe de chevet et je pousse les volets.

Tout entier illuminé d'une ardente lueur rougeâtre, le ciel est d'une tragique beauté. Il serait sage de gagner l'abri et sans tarder. Au passage, je prends le temps de m'arrêter un instant dans la cour d'Honneur pour contempler en direction de la route de Paris une grande lampe parachutée qui, dans un balancement rythmé, descend lentement sur la ville. Me voici bientôt dans la cave du Grand Lycée qui s'étend sous la salle de douches et sous une classe d'anglais. Là je retrouve, avec ma femme, les familles de quelques uns des fonctionnaires de la maison et peu après la fille de l'un de nos professeurs et son mari surviennent en courant, guidant trois grands gaillards, des étudiants venus à pied de Paris et que l'alerte avait jetés désemparés et errants dans les rues d'une ville inconnue.

Le sous-sol est assez vaste, mais des clôtures en bois isolent et délimitent la grande cave du Lycée et une série de petites caves particulières si bien que c'est sur un étroit espace de quelques mètres carrés que doivent finalement se tasser quatorze personnes dont cinq femmes et un jeune enfant. On dirait des passagers qui, par gros temps, ont cherché refuge dans la cale du bateau pour laisser passer un grain. Un falot à terre complète cette impression d'entrepont.

En effet, les coups se succèdent maintenant au loin avec une régularité et une égalité de son qui paraissent témoigner d'une nette concentration du tir. À coup sûr l'attaque vise la gare et les ponts. Près de trois quarts d'heure passent ainsi et avec le temps nous vient l'assurance que notre quartier, en plein centre de la cité n'a plus rien à redouter. L'exemple de la confiance a été donné par le plus jeune - un enfant de cinq ans - qui, dès le début du bombardement, s'est paisiblement endormi dans les bras de sa mère, avec ce mot rassurant pour nous tous : "Dis maman, les Anglais y verront bien qu'on n'est pas habillés en Boches ?". Notre pensée va vers les riverains de la voie ferrée. Pauvres gens ! Brusquement, sans la moindre transition, sans que l'oreille ait pu noter un rapprochement progressif des points de chute, un énorme coup paraît ébranler le Lycée et avant que la puissance du souffle ait supprimé la lumière, j'ai cru voir la voûte fléchir et vaciller un instant. La nuit à peine faite, nouveau coup de masse en même temps que parvient jusqu'à nous un fracas de vitres brisées, d'énormes blocs glissant en cascade les uns sur les autres, arrivent sur nous par l'escalier mais leur vague vient heureusement mourir à nos pieds.

Frappant à quelques mètres l'une de l'autre, les deux bombes avaient brisé la verrière du passage couvert conduisant à la Cour d'Honneur et précipité dans l'abri le large escalier de pierre desservant les trois étages des bureaux et des appartements, paralysant du même coup l'horloge principale dont les aiguilles s'arrêtaient sur deux heures vingt-cinq. De la chambre que j'occupais au moment de l'alerte et de la pièce voisine je ne devais plus tard retrouver qu'un coussin sauvé par sa légèreté même et le

cadavre de notre chat qui, par la fenêtre ouverte sur une terrasse, était sans doute venu, dans sa terreur, chercher refuge auprès de ses maîtres.

Escaladant les pierres amoncelées et m'éclairant d'une allumette, je constate que la sortie nous est inexorablement interdite. Restaient - suprême espoir - deux soupiraux sur la Grande Cour et un regard sur la Cour d'Honneur. À peine avons-nous repris place sur nos bancs qu'un nouveau coup porté avec une égale brutalité nous dresse tous dans la poussière qui envahit l'abri.

Le bâtiment tout entier avait d'un seul coup jeté à bas ses trois étages sur notre cave. Toiture, charpente, corniches, plafonds, moellons et pierres de taille, le matériel des bureaux, le mobilier de l'infirmierie s'écrasaient, se brisaient et tous ces éléments emmêlés se tassaient dans un épais nuage de poussière et cherchaient avec fracas une position d'équilibre.

Dans la cave, ni affolement ni cris. Seule, l'une des femmes répète avec nervosité : "Il faut sortir. Mais voyons, il faut sortir. Qu'attend-on pour sortir ?". Ceux qui ne connaissent pas les lieux, s'ils sentent la présence toute proche du danger, n'en distinguent pas exactement la figure ; les familiers de la maison mesurent avec plus de précision le tragique de la situation. Plus de soupiraux, plus d'issues, plus d'air, plus de secours possible : c'est l'emmurement ; après un moment, je sens de l'eau sous mes pieds ; un peu plus tard, l'eau montante renverse quelques barils ; l'ascension sera rapide car les canalisations rompues sont de fort calibre étant destinées à alimenter les douches. Près de trente minutes s'écoulent ainsi. Dans ce troupeau humain serré sur un étroit espace, on sent croître la tension nerveuse et le silence est de plus en plus chargé d'angoisse. L'eau monte toujours. Brusquement une explosion toute proche rejette tout le monde en arrière ; on entend des matériaux descendre dans l'abri et les clôtures de bois se briser. Le premier de cordée - un des étudiants parisiens - a été touché à la tête par un éclat de bois ; il pousse un cri : "La voûte n'a pas tenu !" Il y a du désespoir dans le ton. Pourtant c'est le salut. Une bouffée d'air frais m'arrive au visage et me baissant, j'aperçois une étoile qui clignote paisiblement dans un coin de ciel rasséréné. "Sauvés !" s'exclame quelqu'un dans un soupir de détente.

Éclatant au-dessus de l'abri, à quelques mètres à peine en avant de notre groupe, une bombe à retardement tombée dans le local des douches avait provoqué la rupture de la voûte ; deux poutres métalliques jumelées, descendues des étages, des lits de fer venus de l'infirmierie et entrecroisés s'opposent à la poussée des matériaux et maintiennent ouverte la déchirure libératrice. Malgré le danger persistant des bombes à retardement, il faut abandonner ce coin de cave. Le censeur qui connaît les ressources de la maison ira chercher une échelle pour faciliter la sortie. Se hissant à travers les matériaux qui atteignent la hauteur d'un étage, il va vers le local de gymnastique, bute, tombe les bras ouverts sur une masse métallique, s'aperçoit qu'il donne l'accolade à une sorte d'obus de la taille et de la corpulence d'un homme. L'engin d'une tonne gisait sur le sable du préau comme sur une grève le cadavre d'un squalo abandonné par la marée. Notre compagnon n'a garde d'insister et se hâte vers le passage voûté qui mène à la cour des cuisines. Tâtonnant dans l'obscurité, il met la main sur une échelle suspendue au mur et comme elle résiste, il renonce et prend sa course vers le Petit Lycée. Il était temps. Une explosion formidable le cloue un instant surplace et quand il se décide à revenir, traînant enfin une échelle, il ne retrouve plus le corps du bâtiment sous lequel il s'était attardé quelques minutes plus tôt. Rien ne sépare plus la Grande Cour de la rue du Lycée, la maison d'en face a disparu et les étages supérieurs du magasin des Dames de France, sectionnés et éventrés, s'ouvrent béants.

Éclatant dans le milieu de la rue une bombe de près de deux tonnes a réduit en miettes et projeté dans toutes les directions la maison où vivait un médecin, le Dr Conte ; on retrouvera le coffre-fort du propriétaire dans une cour du lycée et, dans l'office de

l'appartement du Proviseur, un buffet, bien clos cependant, contiendra son chapeau. Comme l'égout a été du même coup crevé, les équipes de déblaiement retireront de la cave de l'immeuble cinq cadavres gonflés d'eau.

Avec l'aide de l'échelle où après maints rétablissements nous émergeons un à un de la fosse, le hasard du cheminement à travers l'amas de matériaux, m'amène dans la Cour d'Honneur où, sans la voir, je passe à côté d'une bombe à retardement fichée en terre. Par la Grande Cour qu'enveloppe encore l'obscurité et que jonchent pierres, moellons, branches d'arbres, débris de toutes sortes, nous nous replions à la file indienne sur la cave du Petit Lycée qui abritait une trentaine de personnes depuis le début de l'alerte. Nous n'en sortirons qu'au petit jour, boueux, loqueteux, les cheveux blancs de poussière et de plâtras. Les premières lueurs de l'aube éclaireront un paysage de désolation, un amoncellement de ruines hérissées de pièces de bois et, dans ce décor chaotique, quelques bâtiments encore debout étalant les blessures de leurs toits, leurs vitres brisées, leurs fenêtres arrachées, leurs volets en loques.

Curieusement, un ancien élève a relaté les mêmes événements : Pierre Fromageot dont la famille était en relations avec M. Grousset.

Pierre et son frère, anciens élèves du lycée n'avaient pas gardé un très bon souvenir de celui-ci et surtout du Censeur, et ils semblent s'être très amusés à l'aspect comique de certaines situations : *mon frère et moi éclatâmes de rire au récit un peu épique de leur mésaventure que le Proviseur avait fait par écrit à l'intention de mon père.*

Comme l'eau des canalisations crevées montait dans la cave transformée en souricière par les éboulements, le Proviseur, ayant déterminé le volume d'air disponible, faisait, montre en main, de savants calculs pour évaluer le temps qu'il leur restait à vivre (il s'inspirait sûrement de l'épisode de la mine inondée, dans le « Sans Famille », d'Hector Malot) et il fallut bien prendre une décision. Aussi envoya-t-il son adjoint, en reconnaissance. Voilà le corpulent Censeur qui escalade -péniblement, on s'en doute-, un tas de décombres qui semblait déboucher à l'air libre. Mais si l'eau affluait, l'électricité avait été coupée et rien n'éclairait alors ce sinistre ; les dernières fusées destinées à jalonner l'objectif s'étaient éteintes et l'obscurité la plus noire comme le silence le plus angoissant avaient succédé au tonnerre de Dieu et aux illuminations d'apocalypse.

Ne voyant strictement rien (de surcroît, il était myope), le Censeur glisse, se rattrape à un objet métallique et se croit sauvé. C'est alors qu'une tardive explosion ou le regain de flamme subit d'un incendie, jette une lumière crue sur la chose froide qu'embrassait l'éclaireur. Je vous le donne en mille ... C'était, à demi enfouie sous les poutres et les gravats, une bombe non éclatée qui pouvait bien se décider, d'un moment à l'autre, à jouer honnêtement le rôle pour lequel elle avait été conçue.

Le pauvre Censeur en fut choqué au point qu'il resta muet pour un certain temps.

M. Fromageot ne continue pas son récit. On voit en le comparant à celui de M. Grousset que la source en est bien la même. À partir de là, la malice de l'élève imagine et commente à sa façon la situation.

Enfin les administrateurs purent sortir de leur cave non sans difficultés. Dans les jours qui suivirent, après que les spécialistes eurent achevé de désamorcer les bombes non éclatées, tout le personnel du lycée, y compris les professeurs, se mobilisa pour déblayer les décombres et récupérer ce qui pouvait encore servir. *La garde de nuit et de jour, les travaux de déblaiement, le transport et le rangement des objets arrachés aux décombres exigèrent un effort considérable et persévérant que consentirent avec entrain, non seulement le personnel mais encore les professeurs. Dans les équipes de*

Jeunes, venus se joindre à eux, au cours des premières journées, pour les tâches urgentes, j'ai reconnu nombre de nos grands élèves. Je veux mettre à profit l'occasion qui m'est offerte de rendre aux uns et aux autres un public hommage.

Nous possédons une photo montrant effectivement plusieurs jeunes gens en train de déblayer les ruines du lycée. Malheureusement, ils ne sont pas identifiés.

Au cours de ces travaux, sous la chaleur de cet été, un professeur tomba, au milieu des débris, sur une caisse contenant encore quelques bouteilles de champagne non éclatées. Il en ouvrit une de suite et appela ses collègues pour la déguster avec eux. Monsieur Grousset en but aussi et à son collègue qui lui demandait "N'est ce pas Monsieur le Proviseur qu'il est bon ?" celui-ci répondit : "Je crois bien, c'était le mien.". Nous ne garantirons pas l'authenticité de cette anecdote car un autre collègue en a proposé une autre version.

Marino Carnévalé (1944) et ses souvenirs de l'été 1944. Un témoignage sur M. Grousset et quelques professeurs et élèves.

Marino Carnévalé (1944), dans un livre de souvenirs ⁴, relate quelques détails significatifs de la situation de certains élèves et de leurs rapports avec le personnel du Lycée. Fils d'immigrés italiens, ouvriers et pauvres, bien entendu, il a dû tout son destin, d'abord à son instituteur de Blanc-Mesnil qui engagea ses parents à obtenir sa naturalisation, puis le présenta au concours des bourses nationales à Versailles. Cette bourse lui permit de poursuivre ses études comme pensionnaire au lycée de Nevers. Comme cela a été expliqué à différentes reprises (voir en particulier le cas des frères Rolland), cette bourse d'internat était le seul moyen de permettre aux enfants des familles humbles de poursuivre des études secondaires. Mais leur situation au Lycée, restait pour certains, inconfortable, et les origines ethnique et sociale de Carnévalé, en ces années de guerre, où l'Italie fasciste était alliée à l'Allemagne nazie, la rendait encore plus difficile. Voilà pourquoi il fut heureux de quitter l'internat en 1943 :

Après avoir été pensionnaire pendant six ans, voilà que je ne subissais plus aucune contrainte à partir de 13h30 : j'étais devenu demi-pensionnaire ! Cette chance, je la devais à notre Proviseur, monsieur Grousset qui, sous des traits rigides et tristes, cachait une humanité profonde. J'ai retrouvé quelques-unes des lettres qu'il a échangées avec mes parents et qui prouvent surabondamment cette qualité.

Bien qu'il n'y fît jamais aucune allusion, il connaissait parfaitement les conditions précaires dans lesquelles se débattait ma famille [...] La correspondance [...] prouve qu'il me surveillait du coin de l'œil et c'est nécessairement à l'intérêt qu'il me portait que j'ai dû les augmentations du montant de ma bourse dès qu'une disposition ministérielle le permettait. Lors de la rentrée de 1943, considérant également les vexations dont j'étais de plus en plus victime de la part de quelques-uns de mes condisciples parfois, inconscients, non seulement il donna son accord à ma transformation en demi-pensionnaire, mais il fit aussi en sorte que fût reversée à mes parents la différence entre les deux montants.

Ce témoignage nous donne une image de M. Grousset, assez différente de celle qu'en donne le récit de Fromageot.

Georges Blanc.

Dans le même livre de souvenirs, d'autres silhouettes sont rapidement ébauchées. Ainsi, après le bombardement du 16 juillet, Carnévalé, faisant partie des équipes de secours de la Croix-Rouge (de Fourchambault où habitaient ses parents) était occupé à

⁴ Marino Carnévalé-Mauzan : *Un si long été*, Gières, 2001. P. 11 et 12.

rechercher, mettre en bière et transporter les cadavres découverts sous les ruines. Il faisait ce macabre travail avec des camarades dont un du Lycée, Michel Chevrier dont les parents étaient marchands de vins et dont la camionnette, qu'il conduisait, servait au ramassage des cadavres et au transport des cercueils. Mais le danger était permanent car des bombes non éclatées restaient enfouies et pouvaient exploser inopinément ⁵ :

Ce fut aussi ce jour-là que l'un des nôtres, Georges Blanc, lycéen comme nous et appartenant à une équipe d'urgence de Nevers était tué par l'explosion d'une bombe à retardement, tout près de l'endroit où nous avons entreposé nos cercueils et où nous nous trouvions. Nous n'apprîmes le décès de Georges que le lendemain : transporté à l'hôpital avec deux jeunes de son équipe, il y était mort tandis que ses coéquipiers, malgré leurs blessures, devaient survivre.

Plusieurs lycéens participèrent aux travaux de déblaiement des ruines et de recherche des victimes. Il serait intéressant d'en connaître les noms.

Monsieur Paillet.

Il n'y avait pas que des élèves dans cet univers de ruines, Carnévalé y rencontra aussi un professeur ⁶ :

Le dimanche 23, j'eus une aventure qui aurait pu se très mal solder [...] j'étais retourné dans la zone nord, en suivant un chemin parallèle aux voies de chemin de fer ou plutôt de leur tracé car il n'en restait rien .

Tout à coup, alors que je me trouvais presque à découvert, une énorme explosion retentit plus lointaine encore en direction du nord. Stupidement je me dressai pour l'admirer. Je n'avais jamais vu une éruption aussi parfaite. La matière arrachée au sol révélait un véritable volcan [...] De nouveau j'étais captivé et ne réalisai que d'extrême justesse que les pierres et les débris de toutes sortes qui pour l'instant formaient des paraboles dans le ciel atteindraient et dépasseraient dans un instant l'endroit où je me tenais, subjugué.

C'est alors que je me sentis ceinturé par de robustes bras tandis qu'une voix que je connaissais bien me criait : « Ne fais pas l'imbécile : jette-toi derrière cette murette ». Mais avant que j'aie pu réagir, ces mêmes bras me transportaient littéralement à quelques pas de là derrière un pan de mur ruiné qui nous servit de rempart. C'était Monsieur Paillet, mon professeur de lettres de l'année précédente, qui venait sans doute de me sauver la vie. Dans un piétinement indescriptible, les matériaux venus du ciel dépassèrent largement l'endroit où nous étions et continuèrent leur chute bien en deçà de notre murette.

Monsieur Paillet a été l'un de nos maîtres préférés ; personnellement, je lui vouais une admiration sans bornes et c'est lui qui m'a le plus marqué. Il avait une largeur d'esprit et une culture absolument remarquables. À cela, il ajoutait une prestance et une délicatesse rares. Je ne l'avais jamais entendu tutoyer l'un de nous. Je devais à des circonstances extraordinaires d'en avoir eu ce jour-là le privilège.

J'ai revu Monsieur Paillet presque deux ans après, par hasard, au Restaurant Universitaire International, Boulevard Saint-Michel, près du jardin du Luxembourg à Paris. Je venais d'être démobilisé et rentrais d'Allemagne pour reprendre mes études de langues à la Sorbonne, lui-même était de retour des Etats-Unis. Il devait par la suite, devenir inspecteur général de l'enseignement en Afrique où il fut victime m'a-t-on dit, d'une grave affection dont il mourut rapidement.

⁵ Op. cit. p. 31.

⁶ Op. cit. p. 33 et 34.

La question de la reconstruction du lycée après ce bombardement, et les vicissitudes des différents projets, ont été étudiées dans un chapitre consacré également à toutes les tentatives antérieures pour doter la ville de Nevers d'un Lycée digne d'elle. En effet on parlait déjà dès 1871 de remplacer les vieux bâtiments dont certains dataient des Jésuites et qui, mal réappropriés à l'occasion de la transformation du Collège en Lycée Impérial, menaçaient ruine dix ans à peine après les travaux. (Il est des économies qui coûtent cher).

LE LYCÉE "HORS LES MURS".

L'année scolaire 1944 - 1945

Pendant l'année scolaire 1944/45, les lycéens furent répartis dans quatre locaux.

L'EPS, plus tard CMT de la rue Jean-Jaurès avait accueilli les classes secondaires (de 10 à 13 heures et de 16 à 19 heures, dans des salles en nombre réduit). L'École du Château : les classes de Huitième, Neuvième et Dixième. L'École Maternelle du Parc : la classe de Septième. Et l'Hôtel de Vert-Pré : les tout petits (Onzième et Douzième). Quant au Proviseur, il avait installé son bureau à l'École Maternelle de la Chaumière.

L'internat avait été suspendu, les internes avaient été invités à se loger et se faire nourrir "chez l'habitant", ce qui en cette année de fin de guerre n'était pas facile. Certains avaient pu être hébergés à l'EPS.

Le Proviseur Grousset résume lui-même toutes ces difficultés, matérielles et morales. *L'automne venu, il fallut assurer, hors du Lycée, comme en 1939, mais dans des conditions plus difficiles encore, la pérennité de la vie scolaire. Dès le 21 octobre, le Collège Technique, malgré la fatigue de ses locaux qui avaient connu de longues et multiples occupations militaires et malgré l'importance de ses propres effectifs, faisait une place à nos élèves des classes secondaires. Une semaine plus tard les classes de Huitième, Neuvième, Dixième, étaient ouvertes dans les locaux de l'École du Château, les élèves de Septième voulant sans doute suivre l'exemple de leur Proviseur qui avait installé son bureau dans une école maternelle, celle de la Chaumière, inauguraient l'année scolaire à l'École maternelle du Parc ; quant aux tout petits, ils apportaient leur alphabet à l'Hôtel de Vert-Pré où ils allaient pouvoir, des fenêtres de leur classe improvisée, contempler avec une joie admirative et jamais lassée, les manœuvres des sapeurs pompiers leurs voisins.*

Selon Georges Dondon (1951) ⁷ en octobre 1945 il n'y aura toujours pas d'internat (il ne sera rétabli, dans les locaux restant de l'ancien lycée, après restauration, qu'en octobre 47).

On ne peut pas dire que ce fut l'idéal pour les élèves venus de la campagne, obligés de chercher le gîte "chez l'habitant". À cette époque où sévissait encore le rationnement, certains de ces habitants étaient surtout intéressés par le ravitaillement que les jeunes pouvaient leur rapporter de chez leurs parents !

Pour les horaires des classes, il avait fallu jongler pour combiner ceux du lycée avec ceux de l'École Professionnelle : *Quant à l'aspect purement scolaire de la situation, ce n'était pas la joie, avec ces horaires entrelacés qui nous faisaient terminer souvent à 19 ou 20 heures ! Surtout au cours de l'hiver qui fut très froid cette année-là. Si on ajoute à cela la quasi-impossibilité de disposer des livres scolaires souhaités par les*

professeurs, on peut dire que les conditions étaient loin d'être optimales pour travailler sereinement ...

Et Georges Dondon insiste tout particulièrement sur le sort des gamins de 11 ans, surtout ceux qui "venaient de loin", qui quittaient à peine l'école primaire, pour affronter dans ces conditions, l'inconnu d'une classe de 6^e.

M. Grousset lui aussi, dans son discours du 12 juillet 1945, souligne les difficultés supportées en particulier par les plus jeunes : *Particulièrement difficiles ont été les conditions du travail scolaire au cours de l'année qui s'achève et qui vit la grande pitié du Lycée de Nevers. Le partage du temps et de l'espace avec le Collège Technique n'a pu que nous accorder (entre 10 et 13 heures et 16 et 19 heures), des locaux réduits en nombre. Comment cet horaire claudicant aurait-il pu régler son pas à la cadence de la vie familiale ? Vous connaissez tous un élève de la classe de Sixième, à moins que ce ne soit de la classe de Cinquième, dont la famille habite aux Montapins, à moins que ce ne soit au Faubourg de Lyon. Passé midi, son attention défaillait comme un marcheur harassé, qui trébuché aux pierres du chemin et la dernière classe de la matinée abondamment baillée, il n'était guère moins de 13 heures et demie quand notre écolier déposait son cartable à la maison avec un Ouf de satisfaction. À ce moment, fidèle à la consigne, le parcimonieux fourneau à gaz avait cessé toute distribution ; la famille avait quitté la table, le frère ou la sœur était déjà en route pour l'école ou le bureau et c'est dans la solitude que l'enfant prenait sans joie un repas à peine chaud. En vain avait-il tenté avant les classes de la matinée, de se mettre à la besogne dans la maison au foyer encore éteint, la maman toute aux travaux du ménage, l'avait, balai en mains, pourchassé de pièce en pièce. Il ne lui restait plus que la ressource de prolonger la veillée du soir, après un pénible retour à 19 heures, sous la pluie ou dans la neige, par des rues sans lumière.*

Cette évocation relève bien des conditions de vie à cette époque. Les restrictions avec les coupures quotidiennes de gaz et d'électricité, les rues sans lumière, les enfants se rendant à pied à l'école ou en revenant, le chauffage au bois (le foyer) qu'on n'allume qu'à certaines heures et l'image traditionnelle mais toujours généralement vraie de la mère au foyer s'occupant du ménage.

On parla assez vite d'utiliser les locaux du Musée Blandin. Pour les élèves, cette solution provisoire apparaissait comme une promesse paradisiaque en comparaison de leurs conditions de travail. Octave Lioret ⁸ témoigne d'une de leurs manifestations en ce sens. *Il fallait attendre l'aménagement du Musée qu'on promettait depuis longtemps. Espérant hâter les travaux, plusieurs centaines d'étudiants, peu de temps avant les vacances de Noël, entreprirent une campagne à vrai dire bien inoffensive. Un beau matin, les Nivernais purent lire sur leurs murs ces quatre mots : « Le Lycée au Musée ». Sorti des circonstances, ce slogan aurait un tout autre sens, mais les Neversois n'ont pas dû s'y tromper.*

Beaucoup rechignaient à cette solution craignant que les responsables n'en profitent pour repousser sans cesse la construction d'un nouveau Lycée auquel ils rêvaient.

M. Grousset, dans son discours de 1945, ne se fait aucune illusion et sait bien que ce nouveau Lycée risque de se faire attendre longtemps. Il pense même que seuls les enfants des élèves auxquels il s'adresse le verront sortir de terre. Il ne se trompait guère puisqu'il faudra effectivement attendre encore treize ans. *N'éveillons pas notre rêveur et laissons-le à ce beau lycée dont ses fils auront la joie de goûter le confort. Nous qui avons les yeux bien ouverts, cherchons plutôt du regard le lycée dans lequel il sera donné demain à notre écolier et à ses condisciples de mener jusqu'à son terme la*

⁸ BL Amicale n°3 1974. p.4 (Cet article contient quelques erreurs manifestes de dates)

scolarité commencée, car, à la veille du jour où va s'inscrire au calendrier l'anniversaire de sa mort, l'âme de notre Lycée erre toujours à la recherche d'un corps.

Selon lui la seule solution provisoire reste le Musée : Les ressources locales sont si faibles et les possibilités si réduites que le mérite de l'administration collégiale n'est pas grand d'avoir eu tout de suite des vues précises et d'avoir défendu un programme qui tenait en deux points : installer l'externat secondaire dans les locaux du Musée d'ailleurs réquisitionné à cet effet par un arrêté de Monsieur le Préfet et, en même temps, reconstituer l'internat dans l'aile du Lycée encore debout. Ce double projet a été aussi celui des magistrats municipaux qui se sont succédés à l'Hôtel - de - Ville.

Mais il restait à surmonter des oppositions diverses, de principes, et des difficultés financières et matérielles.

Il faut dire pourtant que l'utilisation du Musée à des fins scolaires a rencontré de tardives mais tenaces objections. La noblesse de la cause ainsi jetée dans le débat nous confère la faculté d'espérer que cette opposition se convaincra, si respectables que soient les mobiles qui l'ont inspirée, que la guerre a bouleversé la hiérarchie des besoins et des droits, et que telle argumentation qui aurait pu l'émouvoir hier, laisse insensible la France meurtrie de 1945. Il faisait allusion ici aux défenseurs du Musée qui contestaient le changement de destination des locaux donnés à cet effet par la famille Blandin et craignaient, à juste titre, que Nevers ne retrouve de longtemps un Musée des Beaux-Arts.

Si du point de vue technique et financier l'affaire est au point, il convient maintenant qu'elle passe sans tarder de la phase de la préparation à celle de l'exécution, du domaine des dossiers à celui des réalités. C'est une nécessité que, dès la rentrée d'octobre, nos externes prennent place dans les locaux qui ont été prévus et que, quelques mois plus tard, l'internat soit ouvert, à la grande déception peut-être d'une certaine pédagogie opposée par principe au système, mais à l'unanime satisfaction des familles auxquelles se joignent même nombre de nos élèves. Le financement de cette opération était en effet, budgétairement prévu, mais on tardait à donner les ordres nécessaires à l'exécution des travaux et certains groupes de pression tâchaient de les retarder le plus possible.

L'autre opposition de principe portait effectivement sur l'internat. La pédagogie moderne aurait voulu supprimer cet héritage des collèges jésuites qui traînait une réputation détestable de discipline tatillonne et infantilissante, et qui visait par trop, à isoler les élèves du monde extérieur et même de leur famille. Il est vrai que pour celles-ci, notamment celles qui habitaient loin de Nevers cette solution était à la fois rassurante et financièrement économique, surtout pour les familles modestes grâce aux bourses d'internat.

La solution viendra au fil des ans, après 1958, dans le nouveau lycée, avec une évolution considérable des conditions de vie et de pédagogie à l'internat et après la création des C.E.S. dans les années soixante-dix, et donc la disparition des premiers cycles. L'internat pour les élèves du second cycle, devint alors très proche des conditions de vie des cités universitaires. Mais la destruction matérielle du vieux bahut paraissait à beaucoup de pédagogues, une occasion à saisir pour penser un système complètement nouveau, et l'on se mettait à imaginer une véritable Cité Scolaire à la mode d'un Campus américain. Cette idée en fait restera sous-jacente aux avatars des constructions, transformations etc, des établissements du Banlay, dont le Lycée Jules-Renard, puis l'École Normale, ne furent que les premiers éléments.

Il est intéressant de remarquer à ce propos que toujours, à Nevers, (mais peut-être est-ce très général ?), les projets scolaires ont fait apparaître la même opposition entre deux clans très séparés. Certains visionnaires poussaient à imaginer des structures vraiment nouvelles, d'autres, plus conservateurs, ne voulaient que reproduire les

structures anciennes, en conservant autant que possible le bâti existant. Le résultat étant un blocage pendant de longues années de tous les projets. L'histoire du Lycée Jules-Renard le montre bien comme on le verra dans les chapitres suivants. Retenons deux exemples.

La plupart des édiles, entre 1945 et 1955 refusèrent d'envisager un Lycée plus important que l'ancien, soit d'environ 600 élèves tous cycles compris. Finalement, ils acceptèrent un projet de 900 élèves. Dès l'ouverture, en 1958, cet effectif fut dépassé et les classes primaires ne purent jamais être intégrées au Banlay et restèrent dans le vieux bahut. Les cours furent vite envahies par les préfabriqués et il fallut construire quatre C.E.S. extérieurs pour débloquer la situation.

Ce fut le même cas, pour le problème du Lycée Technique. Certains voulaient construire un lycée technique complètement neuf, d'autres, par souci d'économies, disaient-ils, voulurent réutiliser le Lycée Jules-Renard dont les locaux étaient devenus trop vastes à la suite de la suppression du premier cycle, mais qui aurait pu développer différentes spécialités. La construction de locaux complémentaires et l'adaptation des autres coûta finalement plus cher que la construction d'un lycée technique neuf.

Pire encore, on dépensa un argent fou à démonter les vieilles machines des ateliers de Jean-Jaurès pour les transférer à Jules-Renard, on y transféra même les vieux établis en bois. Tout cela pour s'apercevoir, dès la première année, que tout ce matériel était désuet. Il fallut le démonter et le mettre au rebut et acheter des machines-outils modernes. Il fallut aussi construire de nouveaux bâtiments de classe notamment différents blocs scientifiques, alors que plusieurs autres services, notamment administratifs, n'obtinrent jamais les locaux dont ils avaient besoin.

Une solution "provisoire"

À partir de la rentrée 1945, c'est le Musée Blandin (réquisitionné à cet effet par arrêté préfectoral) qui accueillera l'externat tandis que l'internat sera reconstitué, mais seulement pour la rentrée 1947, dans l'aile du lycée encore debout. Jacques Jarriot (1953)⁹ se souvient : *lorsque j'entrai en 6^e, en 1946, une partie des internes étaient hébergés à l'EPS (qui devint CMT) de la rue Jean-Jaurès.*

L'"occupation" du Musée par les "potaches" suscita d'ailleurs certaines polémiques de la part de défenseurs du patrimoine artistique et architectural de la Ville et surtout de la part des héritiers de la famille Blandin.¹⁰ De même, pour des raisons cette fois de conception pédagogique, comme nous l'avons vu plus haut, certains regretteront que l'on rétablisse le système de l'internat dans ce qui restait du vieux lycée.

Cette occupation du Musée suscitait également des controverses pour d'autres raisons comme le résumait fort bien M. Dubost, lors de la pose de la première pierre du lycée Jules-Renard en 1955¹¹ : *la décision de la Municipalité d'alors, mettant à la disposition du Lycée, pour y installer l'internat, le Musée Municipal Frédéric Blandin, était considérée comme opportune, mais [...] dangereuse pour une ville tenue à certaines obligations. Prise, certes, à titre provisoire, il devait bientôt apparaître à beaucoup qu'elle aurait un caractère définitif, et nombreux étaient ceux qui voyaient dans certains aménagements permettant le regroupement du Petit Lycée, l'installation de l'internat, l'abandon définitif des grands projets d'exécution.* Le Maire semblait attribuer à la Municipalité cette mise à disposition alors qu'elle avait été la conséquence d'une réquisition préfectorale. Mais il est exact que beaucoup de Nivernais pensaient qu'il s'agissait d'une installation définitive.

⁹ BL Amicale N° 3 / mai 1998

¹⁰ Voir au chapitre suivant, des précisions sur cette polémique, en relation avec les retards mis à la construction du nouveau lycée.

¹¹ Discours du Maire pour la cérémonie de la pose de la première pierre. A.L.J.R.

Et les classes élémentaires

Les classes élémentaires continuaient à être réparties entre différents locaux en ville comme en témoigne Claude Theuillon ¹² : *Entré en 10^e en 1947, j'ai fait mes classes primaires jusqu'en 7^e en différents endroits : rue Saint-Martin, Place des Reines de Pologne, rue du Lycée [...] ensuite je suis entré en 6^e au Musée.*

Les résultats du baccalauréat de 1945.

Après une année difficile à tous les points de vue, les résultats du baccalauréat sont convenables.

En 2^e partie : 14 reçus en M.E. ; 7 en Sc. Ex. et 23 en Philo soit 44 au total. Une seule fille reçue en M.E. et une admissible.

En 1^e partie : 8 reçus seulement en classique (A,B, ou C) mais 25 en Moderne soit 33 au total ce qui, même en leur ajoutant quelques redoublants ne représentait pas un effectif important pour les trois sections de Terminales.

Année 1945 – 1946.

L'externat au Musée Blandin à partir d'octobre 1945.

Le bâtiment se prêtait mal à cet usage et y faire vivre un lycée tenait du prodige. Les souvenirs d'un ancien élève des années 1946 à 1953, Jacques Jarriot ¹³, permettent de s'en rendre compte.

L'entrée des élèves, d'abord effectuée Place du Musée, fut par la suite transférée à l'arrière, rue du Cloître-Saint-Cyr [...] L'entrée des professeurs demeurait Place du Musée, par la petite grille au coin de la loge où se trouvaient le "Père Chapon" et son épouse, remplacés plus tard par Monsieur et Madame Millerand.

On accédait par l'escalier d'honneur au bureau du Proviseur, Monsieur Grousset, précédé du bureau de sa secrétaire, Mademoiselle Ducrot, qui devint Madame Moncharmont. Sur les palmarès, jusqu'en 1953, elle est toujours nommée Mlle Ducrot, son mariage n'a donc eu lieu qu'après, ce que confirme Jarriot : effectivement, Mlle Ducrot n'est devenue Mme Moncharmont qu'après mon départ de Nevers en 1953. Il ajoute même une précision qui confirme la « réputation » de ce professeur de physique. Il l'avait en effet retrouvé comme collègue à Autun (mon second poste de 1961 à 1965) au Lycée militaire actuel (alors E.M.P.) où enseignait également B. Colas, en physique chimie, en 1961 – 1962 [...] Ce pauvre « Mon chat » comme nous l'appelions à Nevers était aussi chahuté à Autun qu'à Nevers.

Au bas de l'escalier, dans le vestibule, se trouvait le tableau noir sur lequel étaient inscrits, en couleur, les noms des lauréats du Bac de l'année précédente.

Le témoignage d'un autre ancien élève, Daniel Larive (1958) ¹⁴ permet de préciser un détail : *Sous le porche entre la cour d'honneur du musée et les cours derrière, il y avait une stèle d'un mètre vingt environ, posée contre le mur. Les élèves se sont vite aperçu qu'en s'appuyant contre elle, on pouvait la faire cogner contre le mur ce qui provoquait un bruit sourd dans le bâtiment. Un élève guettait tandis qu'un autre*

¹² Correspondance du 21 mars 2008.

¹³ BL Amicale n° 2 de 2000 et courrier personnel.

¹⁴ Correspondance personnelle du 23 novembre 2007, cité plusieurs fois dans ce chapitre. Daniel Larive a obtenu le bac M.E. en 1958 (mention Bien). Il avait trusté les prix d'excellence durant sa scolarité.

cognait. Quand le gardien sortait en vitupérant, il n'y avait plus personne autour de la stèle. Le manège dura plusieurs années avant qu'un remède ne soit trouvé.

Revenons à la description de Jarriot : Au rez-de-chaussée, à gauche du vestibule, la petite salle N°1 était celle des cours de philosophie. Monsieur Bonnot (le Zèphe) y enseigna jusqu'en 1952 ; en 1952-1953 il était remplacé par Monsieur Robert Misrahi qui allait terminer sa carrière en Sorbonne. (Après ses mésaventures à Nevers, il partit à Bourges et fut remplacé en effet, à partir d'octobre 1953, par Monsieur Bonnot qui revint continuer sa carrière à Nevers ¹⁵).

À droite, la grande salle N°2 était utilisée pour les permanences et l'étude du soir des petites classes : 4^e, 5^e, 6^e. En 1946-1947, ce fut sous la férule de Monsieur Duprilot qui ne levait pas la tête des notes de sténo qui devaient le conduire au secrétariat du Sénat (me semble-t-il). M. Duprilot a quitté le lycée en 1950, Gérard Taussig le revoit, s'installant au bureau avec sa rame de papier, son crayon ; sortant son couteau à cran d'arrêt pour l'aiguiser et décrétant *Et maintenant silence !*. Un silence absolu régnait, personne n'osant faire le moindre bruit. À la fin de l'étude, souvent, il s'arrêtait quelques minutes pour accorder une détente aux élèves.

Jarriot précise ¹⁶ qu'il est arrivé, surtout après 1950, avec un nombre de classes croissant, que la salle 2 soit occupée par un cours à effectif réduit et que les élèves en permanence soient groupés au fond de la salle. C'est ainsi qu'une fois, j'assistai à un cours de Zeyl (allemand) et que je vis une autre fois deux cours simultanés dans cette même salle.

Au fond du vestibule une porte donnait accès au labo des sciences, domaine de Monsieur Moreau, encadré par les salles N°3 à gauche (salle de physique) et N°4 à droite (sciences naturelles et chimie). Alors que se succédèrent dans ces enseignements plusieurs professeurs au cours de ces années 1946-1953 ¹⁷, Monsieur Sochet (qui enseignait aussi les maths en 4^e) y assura une présence continue. Lorsque nous en étions à l'étude de l'optique, en 1^e, il se faisait un plaisir d'inviter Monsieur Moreau à "en griller une" pour projeter la fumée dans le faisceau lumineux. Son fils qui était notre condisciple devait disparaître tragiquement au soir de l'écrit du Bac ¹⁸. Le Père Chapon traversait le labo à chaque interclasse pour accéder à la cloche installée sur la façade arrière.

À l'étage, en face du bureau du Proviseur, il fallait contourner une sorte de paravent qui isolait la salle N°10 pour accéder aux deux salles N° 13 et 14.

La salle N°10 servait d'étude pour les grands, le soir, et de classe de lettres pour les 1^e, dans la journée. Pour nous en 1951-1952 ce fut avec Daniel Poirion. ¹⁹ Les salles N°13, 12 et 11 d'un côté, N° 14,15 et 16 de l'autre, étaient disposées en enfilade comme il est d'usage dans un musée mais pas dans un lycée. Aussi ceux des professeurs qui terminaient les cours avec quelque retard (Messieurs Perrot et Mery tout particulièrement) créaient-ils des bouchons quelquefois fort bruyants.

Tout au fond, la salle N°11 était vouée aux mathématiques et Monsieur Denisau ("le Bolide") y régnait. ²⁰. La sortie et le rangement de ses affaires dans l'armoire dont il disposait obéissaient à un rituel immuable. Il était célèbre aussi par sa manie de développer d'interminables équations qui remplissaient vite le tableau et arrivé au bord, il les continuait imperturbablement sur le mur.

15 Voir plus loin l'affaire Misrahi.

16 Lettre de février 2005.

17 M. Georgeais (remplaçant M. Walden) puis en 1950, M. Odin et en 1951, M. Moncharmont.

18 Il s'était noyé lors d'une baignade dans le canal à La Jonction. Où se trouve maintenant la piscine de plein air ;

19 En 1946, MM. Cockerton et Moreau, puis M. Jean en 1948, M. Juhlin en 1949, M. Poirion en 1951.

20 L'autre professeur de maths était M. Boughon puis M. Bareil en 1949 et M. Le Junter en 1952.

1946 Un journal des élèves : "*Panurge*".

En 1993, un ancien élève, André Kraemer (1945), aurait fait parvenir à l'Amicale un exemplaire de *Panurge*, daté du Lundi 6 mai 1946. Nous ne l'avons pas retrouvé.

La Bibliothèque Municipale de Nevers possède 4 numéros de cette revue : N°1 du 1^{er} mars, N°2 du 22 mars, N°3 du 8 avril et N°6 du 3 juin ²⁸. Le numéro qu'aurait eu en mains M. Kraemer serait donc le N°4 ou 5.

Les deux premiers numéros sont photocopiés et assez peu lisibles. À partir du numéro 3, *Panurge* est imprimé par l'Imprimerie Cloix, à Nevers. Les premiers sur quatre pages mais le N°6 fut imprimé sur 8 pages. Les responsables de la publication ne sont indiqués dans les premiers numéros, que par des initiales : J.D. et J.P., les articles sont signés *Panurge* ou par des initiales. Ils devaient être l'œuvre du groupe de rédaction. À partir du N°3 le nom du gérant est indiqué : Jean Duvernet. Certains « billets » sont signés par le Proviseur ou un professeur. Dans les derniers numéros, certains reportages ou « libres opinions » ou poèmes portent les noms des auteurs.

Il y aurait donc eu six numéros de ce *Bulletin des Étudiants de Nevers*. Comme dans beaucoup de périodiques de ce genre, il contient surtout des articles qui veulent être divertissants, en faisant allusion aux intérêts quotidiens des élèves ou aux incidents de la vie du Lycée. Aucune prétention ici à une qualité littéraire. Quant au débat d'idées, il se réduit à un débat sur le cinéma et à un autre sur l'intérêt que doivent porter les lycéens à la politique. Nous trouvons aussi des échos de la vie du lycée et en particulier des activités périscolaires et sportives.

Cependant certains articles permettent de faire revivre, soit des personnages, soit des moments de la vie lycéenne et parfois même de celle de Nevers.

Panurge N°1. Comme tout premier numéro, celui-ci contient surtout une présentation des intentions des animateurs et un appel aux lecteurs. Le Proviseur avait écrit un mot d'encouragement très bienveillant. Parmi les échos du lycée, l'annonce de la création d'une *Société Artistique et Touristique*, initiée par M. Anfray, professeur d'Histoire Géographie, mais dont le titre changera d'un numéro à l'autre.

Panurge N°2. Ce numéro commence par un billet d'un professeur : Jean Duvernet qui encourage l'équipe à continuer son œuvre. C'est lui qui deviendra le gérant officiel de la revue dès le numéro 3, la loi exigeant en effet un adulte comme responsable de publication.

Un autre article évoque le *Service Social* du Lycée, association dont faisaient partie un certain nombre de lycéens et qui se consacrait à apporter une aide aux personnes en difficulté.

Une boutade assez méchante de M. Denti illustre bien ce personnage : *Travaillez, prenez de la peine / C'est le fonds qui manque le plus ...*

Un élève avait écrit une évocation du lycée dans un texte, composé uniquement ou presque, de titres de films, ce qui nous donne une idée de ceux qu'allaient voir nos potaches dans les salles obscures de Nevers. De *La Boite aux Rêves* à *La femme que j'ai aimée*, tous les succès de l'époque y passent, notamment *Les Enfants du Paradis*, *La Cage aux Rossignols*, *La fausse Maîtresse* et *Premier Rendez-vous*. Une bonne trentaine de films sont ainsi évoqués.

Panurge N°3 – Illustré d'une photo, un court billet rend compte des adieux de M. Anfray, le mardi 2 avril, aux élèves du groupement artistique qu'il venait de fonder. M. Anfray, professeur d'histoire et géographie au Lycée depuis 1939, venait d'être nommé à la Faculté des Lettres de Strasbourg. Lui-même écrit un billet d'adieu à *Panurge*.

²⁸ BMN, 3N 4442 – 16, (1 à 4).

D'autres activités péri scolaires avaient lieu au Lycée, il est en effet question dans ce numéro du *Service Social, Enquêtes professionnelles, Industrie, etc ...* animé par MM. Cockerton, Walden et Deniseau. À son actif, le compte rendu d'une première visite d'usine aux Établissements Faure à Coulanges. On parle aussi d'un gala à propos des fouilles de Compièrre, auxquelles participaient plusieurs élèves du Lycée et des succès des équipes de rugby à quinze du Lycée, animées par M. Pastor. Les élèves de Seconde, quant à eux, avaient organisé une vente aux enchères américaines au profit de la Bibliothèque, Les nourritures terrestres, vins fins, cigarettes, chocolats, venaient ainsi au secours des nourritures spirituelles.

Mais les potaches n'avaient pas que ces hautes et sérieuses préoccupations et un autre article évoquant le printemps, révèle les *œillades assassines* qu'ils lançaient à l'adresse des jeunes filles de *certain établissement situé derrière le Musée* tandis que les *donzelettes* de l'École de Loire s'aggloméraient aux fenêtres des étages de leurs bâtiments pour admirer les lycéens faisant leur gymnastique dans la cour du Musée.

Printemps alanguissant pour les potaches *baignés dans une atmosphère moelleuse de paresse [...] assoupis sur nos bancs [...] alors que certains professeurs habituellement actifs demeuraient inertes sur leurs chaises [...] anéantis par les vapeurs de la digestion*. Mais à la *sortie des cours, cette lassitude se dissipe : on se sent guilleret, on s'amuse, on est gai, on se promène [...] Ah ! ces promenades printanières, sous les ombrages du parc ...* Ce relâchement printanier explique-t-il cette perle trouvée à l'oral du Baccalauréat : *La Champagne est stérile, mais la vallée de Moselle produit des fortifications à cause de la frontière ...*

Dans ce numéro 3 figure un long article réquisitoire contre le cinéma, accusé de tous les maux et notamment de corrompre le public et la jeunesse en particulier. La phrase finale semble montrer qu'il s'agit là d'une sorte de provocation destinée à susciter un débat pour ou contre le septième art. Peut-être y eut-il des réponses dans les deux numéros qui manquent.

Panurge N°6 –

Ce dernier numéro débute par un texte d'adieu de *Panurge*, illustré par un dessin de François Sonnet qui devait faire une belle carrière d'architecte à Nevers, (gravée sur bois par J. Pontier). Dans une langue pseudo moyenâgeuse, Panurge évoque le monde de 1946 avec ses progrès et ses catastrophes et finit par une évocation de Nevers qui nous montre une ville en bien mauvais état : *J'ai voulu revoir Nevers où potaches avaient voulu que je revive. Aussi me suis-je perdu dans rues étroites, tortueuses, mal pavées, qui sentaient le Moyen Âge, avec leur activité grouillante, houleuse. J'ai découvert bouges infâmes, ou argottiers, coupe-jarrets, coupe-bourses et gens du menu acabit se retrouvaient faisant tapage immonde. J'ai pataugé dans l'eau stagnante de ces rues. Alors j'ai vu tinettes tombant dans l'eau verdâtre croupissant, bouillonnante, souillée de vase, digne de pourceau, qu'on nomme Nièvre ...*

Mis à part les petits échos de la vie du lycée et des préoccupations des potaches, trois articles paraissent plus littéraires, tout en restant liés à la vie du Lycée.

Les potaches de 1946 connaissaient-ils Raymond Queneau ? *Pierrot mon ami* a paru en 1942 et *Les Ziaux* en 1943. Les *Exercices de style* ne paraîtront qu'en 1947. Ce dernier ouvrage présentait quatre-vingt dix neuf variantes du récit d'une même anecdote.

Pourtant c'est à lui que nous fait penser l'auteur, qui signe DKP, d'un texte dans lequel il s'était exercé à différentes variations sur le thème *Les examens du baccalauréat auront lieu à Nevers les 18, 19, 20 et 21 juin*, en faisant interpréter cette phrase par différents personnages. Nous avons retenu celui de Victor Hugo : *En revenant de mes chances au Lycée, / 18 juin / Ciel sans cœur, soleil pur. Oh brille dans l'histoire / Du*

funèbre triomphe, professoral flambeau ! / Que ce peuple à jamais le garde en sa mémoire / Jour beau comme la gloire / Froid comme le tombeau !.

Mais outre cette parodie littéraire, il faut aussi retenir le double discours des parents s'adressant à une amie mondaine ou à leur fils, et qui semble bien noté :

Mes Parents – Comme c'est aimable à vous chère Madame de m'avoir invitée à cette charmante soirée ; excusez mon fils Toto de ne pas être venu ; il a tant de travail le cher ange ; pensez donc : il passe le baccalauréat dans quinze jours et il n'a pas une minute à lui. Dieu sait s'il mérite d'être reçu car il a son travail vraiment à cœur. D'ailleurs, j'ai bon espoir : il est premier en mathématiques. Je lui ai promis une bicyclette neuve s'il est reçu.

Mes Parents (s'adressant à Bibi) – Toto, donne-moi ce bouquin policier. Sale gosse et ton bachot ! Ah ! tu seras bien avancé quand il te faudra travailler toutes tes vacances au lieu d'aller te promener sur la belle bicyclette que ton père t'a promise ...

Un autre article évoque spirituellement le fameux buste de Frédéric Blandin qui suscitait tant de réactions potachiques.

Impassible, il fixe de son regard de bronze un pan de l'horizon que lui découpe la grande porte béante de l'entrée intérieure du musée, dédaignant s'appuyer au majestueux escalier dont, dans un tumulte infernal, vingt cohortes indisciplinées gravissent les degrés antiques et solennels.

Ses yeux morts se désintéressent de tout : du terrible vacarme qui l'entoure, de l'épaisse couche de poussière, qui, tout en mouchetant son auguste faciès, couvre le sommet de son crâne d'une épaisse calotte ...

Pourtant l'autre soir, quelque élève attardé lisait tout près de lui un journal étudiant ayant nom « Panurge », si j'ai bonne souvenance.

Moi, je descendais à ce moment l'escalier, tout en admirant les spirales de la rampe ... de la rampe, mon regard se porta distraitement sur le buste qui, dans ce clair-obscur prenait un relief saisissant ... Était-ce une illusion ? Le corps incliné dans un déséquilibre dangereux, le vieux Frédéric tout souriant lisait par dessus l'épaule du jeune écolier. I.V.

Enfin un conte signé Jean Calmels et intitulé *LA VENGEANCE DE CHAVIROL* évoque certainement un souvenir réel d'une vie d'interne mais pas forcément au Lycée de Nevers car son auteur parle toujours d'un « collège »²⁹. Un nommé Chavirol, ayant été surpris au dortoir pendant les heures de récréation par un surveillant nommé ici Ptitcul, avait été puni de trois semaines de colle. Sa vengeance consista à voler le pantalon du pion et à aller l'accrocher de nuit au paratonnerre. Le surveillant n'osa pas sortir de sa cabine ce matin-là et ne reparut qu'à l'étude du soir avec un pantalon neuf. Ce conte fort long (une grande page) contient des quantités de détails évocateurs de la réalité de nos lycées de cette époque. Comme le portrait d'un de ces pions « à vie », ratés et aigris, aux silhouettes caricaturales.

Ptitcul était un de ces phénomènes comme on n'en fait plus, mais dont on trouve un survivant dans chaque collège de France et de Navarre. Il était pion depuis plusieurs dizaines d'années, beaucoup ne savaient pas son véritable nom mais tous connaissaient Ptitcul. Pourquoi Ptitcul ? Un des anciens du collège aurait peut-être pu le dire. Autrefois ce surnom avait peut-être une signification, mais maintenant, c'était Ptitcul, parce que c'était Ptitcul, rien d'autre. Célibataire endurci, hiver comme été, il portait toujours la même tenue : pantalon tuyaux de poêle rayé, veste noire, col qui avait été blanc sur une chemise qui avait été bleue ; ajoutez-y un melon gondolé et verdi par le

²⁹ Dans les collèges municipaux, en gestion directe par le Principal, s'il y avait des surveillants nommés par les Rectorats, on en trouvait aussi, recrutés sur place, directement par le Principal et sous un statut mal défini et qui correspondraient bien au héros malheureux de ce récit.

soleil et la pluie, voilà Ptitcul. De loin, avec sa moustache noire et ses yeux brillants, on l'aurait pris pour un Charlot de jeu de massacre.

Il y a aussi le récit d'un chahut soigneusement organisé :

Ptitcul n'avait jamais pu digérer ce chahut mémorable qu'avait monté Chavirol il y a un an. Nous étions alors en seconde à mener une petite vie sans fatigue. Un soir de février, la chaire de Ptitcul s'affaissa sous lui, renversant son encrier sur ses livres, ses cahiers, ses manchettes. Le tableau lui tomba sur la tête, la lumière s'éteignit subitement au milieu des cris de trente types déchaînés. Ptitcul hurla, lança son plumier à travers la pièce, ne réussissant qu'à fracasser un cadre. Quand quelques minutes après, il revint avec le surveillant général, la lumière était allumée, le bureau relevé, le tableau debout, les élèves studieux ; pour la forme nous avons tous été collés sans que Chavirol qui avait tout monté soit inquiété. Ptitcul savait que le tour ne pouvait être que de lui et de ce jour data la haine féroce de Ptitcul pour Chavirol.

Enfin ce numéro contient quatre contributions de Jean Cordillot, Bernard Mattera, Robert Valette et L. Pieuchot à un débat : *Les jeunes doivent-ils faire de la politique ?*. Il faudra attendre encore pas mal d'années avant que, le droit de vote ayant été donné à partir de dix-huit ans, ce débat ne prenne une tout autre signification.

Bien que nous n'ayons pu étudier la totalité des 6 numéros parus, une idée d'ensemble domine. Il s'agit bien d'un journal de « potaches » essentiellement axé sur la vie au lycée et sans ouverture sur le monde extérieur, qu'il s'agisse de la vie littéraire sociale ou politique.

C'est un peu surprenant sur le plan littéraire car mis à part le titre et de fréquentes allusions à Rabelais et surtout à sa langue, il n'y a aucune référence à la littérature contemporaine. Comme on l'a vu, le cinéma n'y est évoqué qu'à travers un montage amusant de titres de films. Pourtant, les lycéens lisaient certainement bien d'autres livres que les « classiques » du programme de leurs classes et fréquentaient les cinémas. Leur paraissait-il incongru d'en faire le thème d'un article sur leur journal alors qu'ils devaient en discuter fréquemment pendant les récréations ? Nous avons vu, à travers l'analyse de devoirs d'élèves de 1^e de M. Harris, qu'ils n'hésitaient pas à utiliser leur culture littéraire moderne dans leurs dissertations. Peut-être que le cadre du journal ne les incitait pas à rendre publics leurs goûts et préférences de lecteurs.

En ce qui concerne le monde extérieur au Lycée, local, national ou international, on comprend mieux l'absence de toute référence dans ce journal. En 1946, bien que la vie politique et sociale soit riche en événements importants qui mobilisaient l'intérêt de tous, il aurait paru imprudent voire dangereux, de laisser des élèves de lycée exprimer publiquement leurs opinions ou leurs questionnements à ce sujet. L'Administration y veillait, et les élèves eux-mêmes, tacitement, obéissaient à ce conformisme. Mais il serait erroné de penser que ces jeunes gens, en dehors du cadre du journal ne s'intéressaient pas à tous les éléments de la vie publique. Un bon nombre, en fait, y participaient activement et on en discutait entre camarades.

1946. Marcel Anfray.

Marcel Anfray a été nommé professeur d'histoire au lycée de Nevers en 1939. Sa femme était directrice du Collège de jeunes Filles. Originaire de Normandie (« *Je suis de Vire, le pays des andouilles* » *précisait-il toujours avec un sourire pour désamorcer à l'avance les plaisanteries* ³⁰). Madame Anfray était une huguenote de Nîmes avec une pointe d'accent du Midi, qu'elle conserva toute sa vie. Ils avaient été, avant la guerre, professeurs à Soissons puis à Sedan.

³⁰ Souvenirs personnels de Michel Duchein, courrier personnel, 25 novembre 2007.

Un de ses anciens élèves et ami, Michel Duchein a conservé un très vif souvenir de lui et de Mme Anfray. *Il était passionné d'histoire de l'art. Il avait publié, juste avant la guerre, sa thèse de doctorat sur les influences normandes dans l'art roman du nord de la France. À Nevers même il écrivit ses deux livres sur les églises romanes et gothiques du Nivernais. Il parcourait les routes de la Nièvre à bicyclette, et je l'accompagnais souvent aux beaux jours. Ce sont mes meilleurs souvenirs de nos années nivernaises !. Il était aussi résistant. Il était de cette génération du début du XXe siècle pour qui le patriotisme était comme une religion, bien qu'il fut grand admirateur de l'école historique allemande. Il regrettait de n'avoir pas été élève de l'École des Chartes. Après la fin de la guerre, il fut nommé professeur d'histoire de l'art à l'université de Strasbourg, qui avait bien besoin de refrancisation après quatre ou cinq de germanisation intensive.*

Comme nous l'avons vu plus haut, ce départ eut lieu en cours d'année. Dans le journal des élèves, **Panurge N°3** – illustré d'une photo, un court billet rend compte des adieux de M. Anfray, le mardi 2 avril, aux élèves du groupement artistique qu'il venait de fonder. M. Anfray, professeur d'histoire et géographie au Lycée depuis 1939, venait d'être nommé à la Faculté des Lettres de Strasbourg. Lui-même avait écrit un billet d'adieu à *Panurge*.

Mme Anfray fut nommée directrice du lycée de jeunes filles de Sarreguemines où en bonne Nîmoise, elle s'ennuya à périr. Je leur garde un souvenir affectueux et reconnaissant : c'étaient des êtres de qualité. Ils sont inséparables de mes années nivernaises.

Parmi ses œuvres, citons . *L'architecture normande, son influence dans le nord de la France aux XIe et XIIe siècles*, Paris, Picard, 1939; *L'architecture religieuse du Nivernais au moyen âge. Les églises romanes* Paris, 1951 : *La cathédrale de Nevers et les églises gothiques du Nivernais*. Paris, éd A. et J. et Picard, 1964.

1946. Un nouveau départ pour l'Association amicale des anciens élèves .

C'est quand même dans une salle de classe du Petit Lycée que le Comité de l'Association se réunit le 24 mars 1946 pour relancer l'activité de l'Association.

En ouvrant la séance, qui marque la reprise normale et totale des travaux du Comité, Naudin, Président, exprime l'émotion et la joie de chacun en ce moment mémorable. La guerre est finie, les prisonniers sont rentrés, chacun respire mieux dans une France libérée, mais au prix de quels deuils et de quelles ruines matérielles et morale, cette libération est-elle acquise ! Le Président évoque tout d'abord la destruction presque totale des bâtiments de notre vieux Lycée sous l'effet du bombardement du 16 juillet 1944 ; il évoque aussi et salue la mémoire de nos camarades décédés depuis 1939 et en particulier de ceux qui ont été plus directement victimes de la guerre : tués sur le champ de bataille, morts en captivité, déportés ou victimes de bombardements.

Comme hélas après chaque guerre, on cherche à faire le bilan des victimes : le Secrétaire fournit la liste, telle qu'il a pu l'établir, vraisemblablement incomplète, quoique déjà longue, des camarades dont le décès est parvenu à sa connaissance. La liste sera complétée avec l'apport des nouveaux renseignements qui seront recueillis. Mais avant tout, le Comité salue avec une particulière émotion la mémoire du Docteur Jules Subert, l'un de ses membres les plus actifs et les plus fidèles, mort en déportation et il remercie le Secrétaire d'avoir de plusieurs manières exprimé les regrets de l'Association à Madame Subert qui lui a remis pour l'Amicale une photographie de son mari.

Les archives de l'Amicale. *Le Secrétaire, rappelant que le bombardement a pulvérisé nos archives qui étaient conservées dans une salle du Lycée et qu'ainsi, nos collections de bulletins et de palmarès ont été détruites ainsi que le précédent registre des délibérations, suggère d'essayer de reconstituer les collections disparues en les demandant à telle ou telle famille de camarades ou d'anciens camarades qui peut en détenir de semblables.*

La collection des portraits qui se trouvait dans le parloir du lycée a été également détruite. Quant aux archives de l'Association, elles sont restées malheureusement très incomplètes et il devient (en 2009) de plus en plus difficile de trouver les documents manquants. Il en est de même pour les archives du Lycée.

Les résultats du baccalauréat.

Il y eut cette année-là : 39 reçus en 2^e partie (M.E : 17 dont 3 filles ; Sc. Ex. : 7 ; Philo : 15) Et : 36 - 1^e (A : 7 ; B : 5 ; C : 8 ; M : 16)

Ces chiffres sont intéressants car ils montrent que, d'une part, le nombre des élèves ne croissait guère dans les classes d'examen et, d'autre part, que la proportion des modernes en 1^e et des M.E. en Terminale augmentait. Cette tendance va se confirmer au cours des années suivantes.

La Distribution des prix du 12 juillet 1946.

L'année précédente, le seul discours avait été, sur ordre du Ministère, celui du Proviseur faisant l'historique du Lycée pendant la guerre. L'usage du discours professoral recommençait et la tâche du professeur désigné était à la fois de s'inscrire dans la continuité du passé et d'ouvrir de nouvelles perspectives.

Le discours de M. Duvernet, professeur de lettres.

Monsieur Duvernet, agrégé des lettres et professeur de Première fit un discours assez complexe.

Il partit des *fleurs de Rhétorique* et de l'éloquence convenue des cérémonies de distribution des prix d'antan. *C'était une fête inutile et splendide, un symbolique prélude aux lampions du 14 juillet.*

(En fait cette cérémonie eut lieu pendant très longtemps à la fin Juillet et même auparavant en Août).

Et il raille la vacuité de cette éloquence : *Il ne s'agissait plus en vérité de célébrer les mérites des bons élèves, il ne s'agissait point de parler au nom de l'Université sur quelques grands sujets et de dire les paroles que l'on estimait le plus utiles au salut de la République [...] Il ne s'agissait que de parler, et surtout de bien parler ...*

Nos analyses de nombreux discours au fil de l'histoire de notre Collège et Lycée de Nevers (sans compter ceux dont nous n'avons pas retrouvé le texte) montre au contraire que bien souvent, il s'agissait de textes à forte portée idéologique, politique ou religieuse. Mais M. Duvernet semble ne garder souvenir que de ceux qui ne brillaient que par leur éloquence vide.

Il évoque leur disparition pendant la guerre. Il est vrai que jusque là, comme il le dit, ces cérémonies, comme le monôme du bac, étaient traditionnelles pour tous. *Cette coutume et cet usage nous paraissaient aussi immuables, aussi naïvement éternels [...] nous n'imaginions pas qu'un jour disparaîtraient, étouffées sous la même contrainte — celle de la guerre — la tapageuse promenade des candidats au baccalauréat dans les*

rues de la ville et celle plus sereine de leur professeur à travers les parterres fleuris de l'éloquence.

De ce temps de la guerre, il retient l'utilisation des textes littéraires par la propagande pour en tresser des couronnes à la gloire d'une cause lamentable. Si l'on imprimait encore quelquefois une ou deux phrases de Victor Hugo ou de Chateaubriand [...] ce n'était plus que sur des affiches que personne ne lisait [...] Tite-Live eut le sort moins enviable de fournir de slogans l'éditorialiste de Radio-Paris ... (allusion au slogan : « L'Angleterre comme Carthage sera détruite » de la Radio Vychiste). De l'éloquence, les hommes attendaient autre chose [...] les discours nous mettaient au cœur la haine ou la confiance, la rage ou l'espérance [...] Les orateurs et les écrivains laissèrent de côté les sujets traditionnels [...] les poètes cessèrent de chanter l'amour et la nature [...] pour s'engager dans le combat que menait toute la nation [...] et les professeurs ne firent plus de discours le jour de la distribution des Prix [...] Et pendant cinq ans les lauriers coupés se sont amassés sans qu'aucune belle aille les ramasser ...

Il annonce donc le retour des cérémonies de distribution des Prix : *Mais aujourd'hui, plus de contrainte et plus de guerre [...] voici comme jadis le cortège brillant et chamarré de vos maîtres, voici la chorale et ses chansons, voici l'uniforme de M. le Préfet, et voici, ô mes amis, voici le discours d'usage ...*

Mais en 1946, ce discours ne peut plus être seulement un exercice brillant de rhétorique : *Il n'est plus aujourd'hui cette transition subtile et raffinée entre le monde de l'année scolaire et celui des vacances [...] Il s'est chargé pendant cinq années de l'or de tant de silence et du sang de tant de morts qu'on ne lui pardonnerait plus de n'être que cela [...] Il ne s'agit pas d'exhumer une tradition morte, de faire sortir de son tombeau le cadavre entouré de bandelettes embaumées d'un discours des prix d'avant-guerre : nous avons tant changé, connu tant de douleurs et tant de joies aussi, que nous ne saurions plus la reconnaître ni l'aimer. Il faut aussi lui redonner une âme.*

Il note la méfiance générale à l'égard des paroles et des mots : *Ils nous ont fait tant de mal qu'à peine encore croyons-nous à leur sens [...] les jeux du style et de l'éloquence nous inspirent, je ne sais quelle méfiance ...* Pourtant il pense qu'il reste en chacun de nous, le goût du beau une secrète nostalgie de la perfection, un désir de retrouver [...] cette éternelle jeunesse de la beauté formelle ... Et il cite longuement Lautréamont qui en pleine guerre de 1870 aspirait à retrouver la beauté formelle des discours de distribution des Prix pour les Lycées et les discours de réception des académiciens.

En pensant à tous les discours que prononceront demain d'autres professeurs devant d'autres élèves il souhaite que ceux-ci ne soient pas des célébrations d'un monde mort, mais qu'ils aient avec une forme, su retrouver la vie.

Il s'agit bien d'un discours de transition entre l'univers spirituel d'avant - guerre, du moins tel qu'il apparaissait dans celui de l'après-guerre, et la réalité présente. Il constate le fossé qui s'est creusé au cours de cette épreuve et l'irréversibilité des situations. Même si ce qu'il dit au sujet des discours anciens est assez injuste, il témoigne de la prise de conscience de la mutation en cours.

Puisque le Ministère maintient les usages anciens et que fondamentalement les Lycées n'ont pas changé dans leur structure et leur organisation, M. Duvernet montre bien avec son exemple des discours d'usage, la nécessité d'en changer le contenu pour en faire coïncider la forme, (dans l'exemple, la rhétorique ancienne), avec la vie moderne.

Sans le savoir peut-être, ou sans en être parfaitement conscient, il annonçait bien la crise gigantesque que notre enseignement secondaire dans son ensemble allait connaître pendant un demi-siècle et dont l'histoire du Lycée de Nevers est un bon exemple.

Année 1946 – 1947.

La situation des internes.

Jacques Jarriot (1953) décrit d'abord le destin des "internes-externés" logés chez l'habitant : *l'administration du Lycée communiquait aux familles des adresses de personnes qui pouvaient louer une chambre. Certaines en faisaient presque un métier, comme ma logeuse, au N°2, place du Musée, qui avait trois pensionnaires : un professeur d'allemand du Lycée, M. Mercier ³¹, un garçon de 5^e et moi-même, auxquels s'ajoutait, à midi, un demi-pensionnaire de 4^e. Ayant ainsi disposé de toutes ses chambres, elle installait, le soir, un lit pliant dans sa cuisine où elle dormait !.*

Les résultats du baccalauréat et la distribution des Prix.

Le nombre des reçus reste bas ce qui n'a rien d'étonnant en Terminales, (23 au total : 11 en M.E. dont 2 filles ; 4 en Sc. Ex. et 8 en Philo), vu la faiblesse des résultats de 1^e, l'année précédente, mais il baisse encore en 1^e (30 au total dont seulement 9 en moderne) ; ce qui suppose que le recrutement en 2^e en 1945 était resté, lui aussi, faible, et laisse présager des résultats à la mesure, en 1948. Cette situation commencera à changer l'année suivante car en 1946 le nombre d'élèves en seconde semble augmenter, mais faiblement.

Le discours de M. Veber, professeur agrégé d'histoire.

La finalité de ce discours n'apparaît guère qu'à la fin. M. Veber commence d'une manière fort anodine par parler des vacances et il semble se proposer d'inviter les élèves à en profiter pour faire du tourisme : *je voudrais [...] vous emmener par la pensée vers les pays ensoleillés que baigne la Méditerranée.* Qu'il passe de l'évocation enchantée des paysages à celle de leur histoire semble logique : *L'Antiquité a vu, sur les bords de cette mer, naître les premiers états organisés et fleurir cette civilisation gréco-latine, dont nous autres Français [...] sommes profondément imprégnés.*

Mais il semble plus étrange qu'il passe de cette évocation historique à l'éloge des « humanités » qui, selon lui, sont, par la connaissance de *cette civilisation méditerranéenne*, les plus propres *pour former les jeunes esprits* ce qui est le rôle de *l'Enseignement Secondaire*. Va-t-il prendre la défense de ces études classiques ? Il note le reproche fait à cet enseignement *d'être peu compatible avec la civilisation moderne [...] de ne pas doter les jeunes générations des qualités indispensables à l'homme moderne*, et de ne pas développer *les vertus des peuples jeunes [...] audace, esprit d'aventure, goût du risque.*

M. Veber ne tente pas de s'opposer à cette conception du modernisme, au contraire, il montre que ces vertus modernes sont celles des héros de l'Antiquité, voyageurs, conquérants, colonisateurs, créateurs de grands empires sur tout le pourtour de la Méditerranée. Il profite de l'exemple du renouveau des Jeux Olympiques pour souligner le modernisme de la civilisation grecque et il prend celui de l'Empire Romain pour souligner sa puissance d'assimilation. *L'assimilation était faite de tous ces peuples vaincus qui, tous sans rancune pour le fait de la conquête et de ses brutalités fatales, avaient et combien rapidement, abandonné leurs rois, leurs langages, leurs dieux, leurs institutions les plus chères, pour ce que leur offrait Rome [...] Car l'Empire ne comptait plus que des Romains de cœur et de sentiments.*

³¹ M. Mercier a enseigné l'allemand au Lycée de 1942 à 1948, il a été remplacé par M. Zeyl

Après cette lecture un peu particulière de l'histoire de l'Antiquité gréco-romaine, il établit un parallèle assez audacieux entre le développement de l'Empire Romain et celui de la France et de son influence européenne à partir des Croisades : *Ce magnifique mouvement d'expansion qui du XI^e au XVI^e siècle porta les institutions, la langue et la civilisation française vers tous les rivages de la Méditerranée.*

On se demande à quoi rime ce long développement qui semble être, jusque là, une sorte de méditation autour de la Méditerranée, lieu privilégié de vacances. C'est dans la dernière partie du discours qu'apparaît son véritable objet très actuel et très idéologique.

La phrase d'attaque est précise : *Ce qu'ont fait les Français d'autrefois, ceux d'aujourd'hui peuvent le revivre, et l'œuvre réalisée de nos jours dans les pays lointains en est une preuve.* Il s'agit donc tout simplement, de faire l'éloge de la colonisation française et d'inciter les élèves à s'engager dans la poursuite de cette action. Car ce qu'il souligne surtout dans cette entreprise c'est le désir d'agir et de s'impliquer dans une entreprise risquée. *Depuis un siècle, il s'est trouvé des Français pour qui la vie se définissait dans l'action qui mord une terre vierge.* Et il cite, évidemment, une phrase de Lyautey qui résume assez bien cette soif d'action . « *Je me sentais né pour créer et je crée, pour commander et je commande, pour remuer des idées, des projets et des œuvres, et j'en remue à la pelle.* »

M. Veber en arrive à affirmer une sorte de vérité générale. *Le Français est, par nature autant que par raison, un colonisateur, un pionnier ...* Quel que soit le motif qui les pousse, il trouve en tous ces colonisateurs une grandeur artistique : *Certes, tous ne sont pas animés de l'ardeur si hautement désintéressée d'un Brazza ou de la foi d'un Foucauld ! L'amour du gain, le désir de la gloire, la passion du pouvoir font naître bien des vocations. Qu'importe ! Marchands ou missionnaires, officiers ou administrateurs [...] défrichant, bâtissant, modelant un morceau de l'Univers à l'image de leurs rêves, ces hommes, font penser à quelque Michel -Ange s'acharnant sur le marbre pour en tirer la forme pure qui enchantera le regard.*

Comme le demandait son prédécesseur, M. Duvernet, M. Veber met bien dans son discours, toute l'éloquence de la rhétorique au service d'une cause importante, ici la défense de notre Empire Colonial. Le début de sa conclusion montre bien d'ailleurs l'actualité de son propos : *Je ne veux pas, car le temps s'avance, vous parler de nos actuels problèmes coloniaux ...*

En effet, au cours de l'année 1946 - 1947, la question de la décolonisation s'était posée sérieusement et avait suscité des débats houleux dans le pays. Le gouvernement avait tenté de l'éluder en tentant de créer de nouvelles formes pour l'ancien Empire Français, notamment en introduisant dans la Constitution de 1946, le concept d'Union Française formé par la France et les pays d'outre-mer avec cinq sortes de statuts selon les cas : Département d'Outre-Mer ; Territoire d'Outre-Mer ; Algérie ; Territoires Associés ; États Associés (Viet-Nam, Laos, Cambodge, Tunisie, Maroc).

En mars 1946, la France avait reconnu la République du Viet-Nam comme État libre, faisant partie de la Fédération Indochinoise et de l'Union Française. Après la constitution d'un gouvernement provisoire de Cochinchine (véritable provocation contre le gouvernement vietnamien, suscitée par l'Amiral Thierry d'Argenlieu) et le bombardement d'Haiphong par la flotte française, avait commencé la guerre d'Indochine en décembre 1946.

Au moment de la distribution des prix du 12 juillet 1947, ce conflit ne cessait de s'amplifier. On sait comment il finit. Parler de *nos actuels problèmes coloniaux* était un doux euphémisme pour qualifier la situation réelle. Car outre l'Indochine, l'Algérie était sur le point d'imploser, les émeutes de Sétif de mai 1945 et leur sanglante répression peuvent être considérées comme le premier événement important de cette guerre.

pas oublier que le ravitaillement n'était pas encore totalement assuré en 1947 !. Quelques années plus tard les boîtes à provisions furent supprimées.

Au-dessus du réfectoire, une salle de jeux fut aménagée, peut-être dès cette année 47/48, dans laquelle nous trouvions refuge en cas de mauvais temps le jeudi et le dimanche après-midi. Une petite salle de lecture, avec des journaux, la précédait.

En 1952/53, les dortoirs s'avérèrent trop exigus et un 3^e dortoir avait été ouvert au second étage au-dessus de la salle de jeux, peut-être aussi un 4^e, dans les combles mais ma mémoire n'est pas très sûre à ce sujet. Les internes des classes terminales dont je faisais partie furent installés au fond de la salle de jeux. Un rideau isolait nos lits du reste de la pièce et nous étions là, sans surveillant, en "autodiscipline".

Tout s'était bien passé y compris deux soirées mémorables pour fêter, avec quelques bouteilles introduites clandestinement, quelque fin de trimestre. La seconde fut découverte, l'un d'entre nous, futur médecin, ayant été malade le lendemain matin. Cela nous valut quelques algarades, mais l'affaire s'en tint là.

*Un de ses camarades, Gérard Taussig, se souvient aussi de la seconde soirée arrosée, grâce à l'un d'eux qui avait "fait le mur" pour rentrer quelques bouteilles. J. Jarriot précise que cette soirée eut lieu à la veille des vacances de Pâques, me semble-t-il, la première qui n'avait pas été découverte, avait fêté un anniversaire. Le lendemain, les esprits étaient un peu vaseux durant le trajet entre le Lycée et le Musée, mais tout se gâta vraiment lorsque le Surveillant général arriva apportant les deux valises dans lesquelles les potaches avaient caché, après la fête, les cadavres compromettants, détail confirmé par J. Jarriot. Devant cette preuve, ils ne purent qu'encaisser les reproches véhéments du Proviseur. J. Jarriot ajoute : *nous traitant de tous les noms.**

Mais le seul qui paya réellement la note, fut le veilleur de nuit qui n'avait rien vu ni entendu et perdit son poste pour son manque de vigilance. Gérard Taussig estime que ce fut vraiment injuste.

*Mais Ionesco n'étant pas encore très connu, nos potaches n'avaient pas trouvé la bonne réponse à la question éminemment existentielle qu'il pose : *Comment s'en débarrasser ?**

Jarriot avait oublié l'épilogue concernant le veilleur de nuit, mais dit-il ³³ je me souviens très bien des propos peu amènes et de la colère du Proviseur Demuth que le Censeur Pradalié dut et sut tempérer (... qui était responsable, avec un dortoir sans surveillant ?) mon expression « quelques algarades » minimisait trop l'affaire.

J. Jarriot a retrouvé une photo se référant directement à cet épisode : nous sommes 12 : les 12 du dortoir en question. L'escalier de la cave, les bouteilles. L'attitude de J. Moreau (le futur médecin), malade le lendemain. Mais qui est au dessus de lui ? Je ne me souviens pas de celui-là. J'ai cependant un doute : il me semble reconnaître Louis Lafay entre J. Millot et B. Colas. Pourtant Lafay redoublait la classe de 1^e. Aurait-il cependant été désigné pour venir dans ce dortoir particulier ? C'est possible. C'était un garçon très calme. À propos des Lafay (Louis dit Loulou et son frère Michel qui, plus âgé, était un champion du 100 mètres) je crois qu'ils venaient effectivement de Saint-Cyr. Leurs parents étaient pharmaciens à Guérigny.

Au rez-de-chaussée de cette portion du bâtiment, se tenaient les études de l'internat qui s'ouvraient dans la petite cour arrière à laquelle on accédait en descendant quelques marches. Deux études, correspondant aux deux dortoirs ont fonctionné en 1947. Lorsque vers 1949 ou 1950 a été ouvert le 3^e dortoir, une 3^e salle d'étude a été mise en service dans le bâtiment transversal qui fermait la petite cour arrière face au bureau de l'intendance (l'économat).

33 Lettre personnelle du 2 mars 2008.

Le personnel de l'internat.

Le surveillant général, M. Berger, habitait à l'étage de ce bâtiment. Il avait été nommé à la rentrée 1947, avec l'ouverture de l'internat ; il fut vite surnommé "Dodo". Il a quitté Nevers en 1953 (remplacé par M. Nou) et fut nommé à Paris au Lycée Louis-le-Grand, je crois, Je l'ai rencontré une fois vers 1956, près de la Sorbonne. C'était un brave homme plein d'humanité.

À la rentrée de 1947, trois pions avaient la charge des dortoirs : M. Briet était titulaire du "grand dortoir" situé au premier étage, et M. Henri Berrard, un bressan de Frontenaud (Saône-et-Loire), qui préparait une licence d'allemand et fervent du vélo, dirigeait le "petit dortoir" au 2^e étage (3^e 4^e 5^e 6^e). En 1953, j'entrai en hypokhâgne au Lycée Carnot de Dijon et j'eus l'occasion de rencontrer plusieurs fois M. Berrard, alors pion au Lycée Hippolyte Fontaine. M. Royer (ou Royé ou Royet) assurait le roulement en remplacement de ses collègues pour leurs jours de liberté. Grand, brun, cheveux en brosse, voix énergique, il menait les séances de « dérouillage » en payant de sa personne, fenêtres grandes ouvertes. Avec Berrard, c'était plus « cool » et l'on ne procédait pas à l'exercice.

Selon les souvenirs de Taussig : Au cours de l'année 1947-48, M. Denti, décida de conduire des séances de "dérouillage". Au lever, nous partions en pyjama dans la partie du bâtiment qui n'était pas encore aménagée (là où il y eut plus tard le 3^e dortoir) et, fenêtres ouvertes en grand, nous devions esquisser divers mouvements de gymnastique. L'expérience peu populaire n'eut qu'un temps. Jarriot n'a aucun souvenir de la présence du père Denti, Professeur d'Éducation Physique à ces séances matinales.

Sur le palmarès de 1948, M. Royer ne figure pas, le 3^e maître d'internat nommé est M. Bonnetain, qui restera plusieurs années en poste mais il est arrivé en cours d'année comme le précise Jarriot : dans l'hiver, je pense, car je le revois avec son manteau. Je pensais même qu'il n'était arrivé qu'en 1948-49. De l'internat, il est passé ensuite à l'externat. Il a été chargé de l'étude des grands, salle 10, (2^e, 1^e et Terminales ou peut-être seulement 1^e et Terminales, le nombre d'élèves ne cessant de croître). Philosophe, il a remplacé Robert Misrahi durant une absence de ce dernier (maladie ?)³⁴ et nous a fait cours quelque temps. J'ai beaucoup apprécié M. Bonnetain en tant que pion à l'externat. Il tenait parfaitement son étude et savait jeter du lest : le samedi, après l'étude de 14 à 16 h, il y avait celle de 17 à 19 h. Nous y étions moins nombreux. Le travail généralement terminé, M. Bonnetain nous laissait discuter et venait lui-même de groupe en groupe ou de table en table, parler avec nous. Une tentative de surnom : le « tank » n'a eu aucun succès.

À la rentrée 1948, nouveau censeur, M. Pradalié. M. Dautriche avait été remplacé en 1945 par M. Haussein. M. Pradalié sera remplacé par M. Bénard pour la rentrée 1953.

Jacques Jarriot a des souvenirs précis de M. Pradalié : Il est parti en 1953 pour Périgueux, je crois. Les hasards de la vie m'ont amené à le retrouver dans les années 1970 : il était proviseur au Lycée Lapérouse à Albi où j'ai été appelé plusieurs fois pour le Bac. Nous avons, en ces occasions, longuement évoqué Nevers, le soir, dans son appartement. Martial Pradalié a joué un grand rôle dans la vie de l'internat, principalement au temps du provisorat de M. Demuth, donc de 1951 à 1953. Son autorité tempérait – dans le bon sens à mon avis – celle de M. Demuth. M. Pradalié est décédé en 2008.

À la rentrée 1951 le nouveau Proviseur est M. Demuth, je regrette beaucoup M. Grousset.

³⁴ Nous pouvons en effet préciser que M. Misrahi a eu un congé de maladie du 4 au 16 mai 1953.

La vie des internes.

La vie à l'internat se déroulait selon un rythme régulier : lever à 6 h, pour les grands qui descendaient à 6 h 30 en étude alors que s'éveillait le "petit dortoir". Le petit-déjeuner était servi à 7 h et à 7 h 30, c'était le rassemblement dans la petite cour arrière pour le départ pour le Musée. En rangs par deux, nous empruntions la rue Taine, la rue de la Banque, la rue des Merciers, la rue Saint-Martin et la rue Sabatier avant de contourner la Cathédrale.

Pendant deux ans, de 1947 à 1949, avec Jean Moreau (qui beaucoup plus tard devait installer son cabinet médical dans le "vieux" Lycée avant de disparaître prématurément), je fus chargé de la tête. Les années passant, nous reculâmes progressivement, pour marcher en queue de colonne lorsque nous fûmes en classe terminale.

Ce cérémonial dura jusqu'en 1958 comme le confirme Denis Douëllou ³⁵ qui fut interne de 1952 à 1958 : les cours sont donnés dans le musée municipal, situé près de la cathédrale St Cyr à l'autre bout de la ville. Les internes traversent Nevers quatre fois par jour, quel que soit le temps et en rang par deux.

Retour à midi pour le repas, nouveau trajet en direction du Musée entre 13 h 30 et 14 h et second retour après l'étude du soir à 19 h. Le repas était servi à 19 h 30. Une heure d'étude de 20 h à 21 h précédait la montée au dortoir. Elle était différée d'une heure pour ceux qui passaient le Bac en Première et Terminale. Il y avait une demi-heure de récréation dans la grande cour, plantée d'arbres, entre 13 h et 13 h 30, ponctuée par des jeux de billes ou une partie de football.

Au fond de cette cour, on pouvait voir encore en 1947 des tas de pierres, près de l'église Saint-Pierre, témoignant du récent bombardement. Le bâtiment qui donnait sur la rue de la Préfecture était en travaux : plus tard y furent installées les classes du "Petit Lycée" qui en 1947 étaient encore éparpillées dans diverses écoles de la ville (la classe de 7^e était, je crois, rue Hoche, à l'École du Parc). Une clôture grillagée bordait la cour du côté de la rue du Lycée alors qu'un petit mur la fermait côté rue Mirangron.

Nous étions peut-être 50 à 60 internes en 1947. Lorsque je quittai le Lycée en 1953, l'effectif avait largement doublé.

Les résultats du baccalauréat.

Comme on pouvait s'y attendre, le bilan n'est guère brillant en 2^e partie : 27 reçus (6 en M.E. dont 1 fille, 9 en Sc. Ex ; et 12 en Philo) et n'est qu'en légère augmentation à la 2^e partie : 38 (27 en A., B. ou C et 5 en Moderne).

Le discours de distribution des prix de M. Bonnot, professeur de philosophie.

M. Bonnot, professeur de philosophie, dont la carrière, aussi bien au Lycée qu'extérieurement, fut assez cahotante, fit le discours d'usage et choisit comme thème : *Sourire et Ironie*, ce qui lui convenait parfaitement.

Le discours lui-même est très ironique. L'humour de M. Bonnot se veut souriant, mais n'en demeure pas moins caustique. Il épingle au passage bien des aspects de notre vie et de nos habitudes : *Toute solennité sociale est, sous un certain aspect, cruelle. Elle s'accompagne de réjouissances au détriment de quelqu'un.* Et il met au même plan des victimes la dinde de Noël et le professeur désigné pour le discours d'usage.

³⁵ Denis Douëllou, « *Mes vingt ans* » (2002), texte communiqué par l'auteur le 27 mars 2008 auquel nous empruntons différents passages.

S'il se refuse à prendre pour thème *un grand sujet, tel que la politesse ou la civilisation* c'est dit-il que *Vous n'êtes point venus entendre une oraison funèbre*. Plus loin c'est sur une valeur plus essentielle qu'il ironise : (l'Université) *s'obstine à cultiver les humanités à l'heure où le mot lui-même tant au pluriel qu'au singulier, se décolore et tombe en désuétude*. Et à propos de cette Université, il précise : Cette « *alma mater* » *qui laisse dépérir ceux qui la servent*.

Mais une de ses attaques les plus fortes suggère une allusion très nette au contexte politique général. Cette période est caractérisée par l'affrontement des idéologies. La guerre avait démontré jusqu'où pouvait aller une doctrine telle que le nazisme, mais les dangers totalitaires demeuraient. C'est à cette réalité vécue que songeait M. Bonnot en dénonçant l'esprit de sérieux : *L'ironie s'oppose à l'esprit de sérieux comme la grâce à la pesanteur. Qui dira les méfaits du sérieux et de la gravité ? N'avons-nous pas éprouvé récemment qu'une certaine lourdeur s'alliait à la pire inhumanité ?*

Il y voit la source de tous les fanatismes : *Être sérieux, c'est croire sans critique à ce que l'on voit, à ce que l'on pense. C'est n'apercevoir qu'un aspect des choses. L'homme sérieux est borgne. Il ne décèle pas la complexité et le relief du monde. N'ayant pas le sens de la distance, il confond l'utopie et le possible. Pour lui, une pierre est une pierre ; un mot est un mot ; son désir du moment est le seul qu'il connaisse ; sa vérité est la vérité. Ainsi est-il mûr pour les erreurs et les fanatismes. Leçon de relativité : Cette croyance d'aujourd'hui sera peut-être la risée de demain.*

Il dénonce aussi à sa manière le climat général d'« *intox* », comme on disait alors. *À la sortie de ce théâtre, vous attendent les marchands d'illusions et de formules magiques. Vous serez harcelés de slogans [...] Sur le forum, on joue le destin des hommes avec des dés pipés. Liberté signifie trop souvent oppression du faible par le fort ; démocratie, règne des riches et des habiles ; et il n'est point [...] de dictateur qui ne se soit fait appeler d'abord sauveur de la cité [...] enfin l'on vous rabattra les oreilles du progrès ...*

Contre cette propagande, qu'il met au même plan que la publicité commerciale (*Sur des affiches plus inoffensives, vous verrez mêler avec art le nom d'une pâte dentifrice et le sourire d'une jeune personne*), il ne voit qu'une parade, l'ironie. *Elle sait bien distinguer la moustache d'un homme de ses desseins secrets, le sourire de la jeune fille et le dentifrice offert sous sa garantie, les avantages du rasoir électrique et les inconvénients de la bombe atomique*. L'allusion à Hitler est très nette, mais sa moustache pourrait aussi bien être celle de Staline, et la contestation de l'armement nucléaire était bien un des thèmes de la critique politique de l'époque. N'oublions pas que c'est le début de la « *guerre froide* » qui se traduisait d'abord par une guerre idéologique où chaque camp défendait avec fanatisme ses propres positions.

Ironie ne veut pas dire négativisme : *Loin de stériliser la lutte des idées et des croyances, l'ironie la régularise [...] en se moquant des idoles et au besoin d'elle-même, elle protège les vrais dieux.*

Et l'ironie n'est pas amère. M. Bonnot la veut souriante, bienveillante, pleine de tendresse. Il prêche donc le sourire dans tous les rapports humains : *Le sourire ne peut naître aux lèvres d'un fanatique. Le fanatisme est refus du dialogue, entêtement du pire sourd, qui ne veut entendre. En l'autre, c'est une commune forme humaine que je salue d'un sourire, et le dialogue devient possible. Souriez donc aux hommes, car ils ne seront dignes de votre confiance que si vous leur faites confiance [...] Que votre sourire soit donc paix avec les hommes. Mais qu'il soit aussi paix avec vous-même, le sourire d'une pensée lucide ...* M. Bonnot, naturellement se réfère au sourire de la statuaire grecque : *ces images de dieux qui se sourient à eux-mêmes, sûrs et heureux de leur puissance [...] Toute pensée sûre d'elle-même et toute vie en sa splendeur sourit.*

Mais c'est aussi à l'action pour changer le monde qu'appelle M. Bonnot car dit-il *votre (vie) ne sera que ce que vous la ferez. Rien n'est jamais perdu. Le sourire optimiste n'exprime que cette certitude. Il n'est rien dont on soit satisfait ; c'est pourquoi on s'engage à changer le monde.*

Il souligne les menaces présentes et notamment celle d'une guerre possible, mais pour appeler à agir : *Ce qui va de soi, ce qu'on laisse aller, s'égaré toujours sur le chemin des désastres. Ainsi la guerre va de soi. Il suffit de désespérer, de croire ce qu'on lit chaque matin. Mais les journaux annoncent toujours hier, et c'est demain qu'il faut construire. La guerre, n'en doutez pas viendra si vous l'attendez. La paix est difficile, car il faut la vouloir.*

Nous avons bien ici un autre exemple de ces discours « d'usage » qui ne se contentent pas d'être des morceaux d'éloquence vide, mais qui embrayent sur les questions brûlantes de l'actualité, ici les menaces des totalitarismes et le danger d'une troisième guerre mondiale. Nous avons en effet vécu cette époque avec le spectre grandissant d'une guerre nucléaire et une course aux armements telle que chaque camp avait préparé un stock d'engins suffisant pour détruire le globe tout entier. Belle perspective d'avenir.

1948 Jacques Montagnon.

En juillet 1948, Jacques Montagnon est reçu au Bac. Philosophie. Il avait fait une entrée fracassante en 6^e A2 en octobre 1941 en y décrochant le Prix d'Excellence. Il ne renouvelera pas cette prouesse au cours des années suivantes, mais figurera toujours au palmarès avec plusieurs nominations.

Dans la même classe que Jacques Montagnon, depuis la sixième, se trouvaient des enfants qui firent plus tard des carrières intéressantes. Comme Jean-Claude Sallé, qui suivit une carrière professorale aboutissant à la Faculté de Lettres de Dijon, et qui, au fil des ans, trusta les prix, dont plusieurs fois le Prix d'Excellence. Ou Jean-Pierre Harris qui fut de longues années professeur de Philosophie à Jules-Renard avant de se lancer dans une voie plus politique. Son parcours est lui aussi intéressant.

Bien des années plus tard en 1995, Montagnon racontera lui-même sa carrière ³⁶ C'est un bon exemple de ce que fut la vie de beaucoup d'enseignants dans cette deuxième moitié du XXe siècle.

... En 1948, j'avais un but que je m'étais fixé depuis longtemps : Être enseignant, professeur de lettres classiques. Je connaissais mal en revanche les chemins qui y menaient. L'information, l'orientation étaient inexistantes. J'ai cependant décidé de tenter la voie royale : L'École Normale Supérieure, et pour cela j'ai suivi deux ans de Lettres et Première Supérieure (la Khâgne) au lycée Lakanal. Le jeune provincial coupé de sa famille et de ses racines ne s'y est guère épanoui.

J'ai heureusement, parallèlement, entamé une licence à la Sorbonne. Mais tout cela coûtait cher ; je devais subvenir à mes besoins. Après une année de Maître au pair à Vannes, je suis revenu dans la Nièvre comme Maître d'Internat à Cosne-sur-Loire, puis à Nevers. J'avais achevé une licence qui me donnait le droit d'être Adjoint d'Enseignement (service mixte à l'époque de surveillance et d'enseignement : beaucoup de surveillance et peu d'enseignement).

J'étais toujours auxiliaire, donc sans garantie d'emploi. Mon premier poste de titulaire fut Lure (Haute-Saône). L'année fut dure, loin des miens, ma femme et mes deux fils, puisque le deuxième est né cette année-là. Je n'avais pas de voiture, je ne revenais que deux fois par trimestre, par le train (8 heures aller, 17 heures retour - nuit à Vesoul). Reçu au CAPES en 1956, je fus nommé à Avallon. La voiture devenait

³⁶ BL Amicale N°1/1995 *En sortant du Lycée*

indispensable, il m'a fallu emprunter une somme que je n'ai pu finir de rembourser qu'en revendant la voiture deux ans plus tard. Puis ce fut La Charité.

Mais sursitaire en tant que candidat à l'Agrégation, je devais finalement faire mon service militaire : 27 ans, 3 enfants, un cas rare [...] J'étais, du fait de mes enfants, "dispensé d'Algérie" où la guerre faisait rage : nous sommes en 1959.

Libéré au bout de 14 mois (d'autres faisaient le double) je rejoins ma femme et mes enfants, je suis nommé au Lycée de Nevers devenu Jules-Renard et je suis enfin reçu à l'agrégation de grammaire en 1960. "Enfin", car je me présentais pour la sixième fois. Il faut dire qu'à l'époque, il n'y avait pas d'agrégation interne, et qu'affronter des "candidats libres" voire normaliens quand on a un service d'enseignement avec des classes dépassant parfois 40 élèves, et qu'on a trois enfants à la maison n'est pas chose facile.

Ma carrière devient alors beaucoup plus simple. La naissance de mon quatrième fils me décide à prendre une direction nouvelle. Après avoir pris une part active aux événements de mai 1968 qui me paraissaient prometteurs d'une vie nouvelle et meilleure, je suis nommé Censeur au Lycée de Privas, sans aucune formation spécifique ; les "événements" ne l'avaient pas permis. Formé "sur le tas", je prends deux ans plus tard la direction du Lycée de Louhans en Saône-et-Loire, tâche passionnante : c'était un énorme ensemble : Lycée, Collège, CET, tout neuf, à peine fini, plus de deux mille élèves. Il a fallu installer, inventer, innover. J'y suis resté huit ans ; dans cette petite sous-préfecture, on est vite un "notable".

Et me voici revenu à Nevers en 1978, au Lycée du Banlay qui faisait pâle figure. J'ai tenté, sans y réussir tout à fait, de donner un lustre à cet établissement sérieux, où l'on fait de bonnes études ; j'ai voulu qu'il ait un nom, c'est celui de Raoul Follereau qui a prévalu, c'est le plus gros du département, un des plus importants de l'Académie, avec un équipement technique tertiaire de pointe. J'ai la faiblesse de penser que je l'ai quitté en meilleur état que je l'avais reçu.

J'ai eu, somme toute, un parcours assez simple, classique, mais après des débuts bien durs, comme beaucoup.

Jacques Montagnon a pris évidemment sa retraite à Nevers et est un fidèle de l'Amicale des Anciens Élèves.

Le parcours qu'il décrit est effectivement celui qu'ont suivi beaucoup d'enseignants, en particulier ceux qui, d'origine souvent modeste, boursiers pour la plupart, parce qu'ils étaient de bons élèves, parce que l'école d'abord, puis le lycée leur avaient permis, avec l'accès au Baccalauréat, une première promotion sociale, envisageaient tout naturellement de devenir eux aussi enseignants. Rappelons qu'à l'époque de Jacques Montagnon, qui fut aussi la nôtre, seuls 3 % des garçons d'une même tranche d'âge décrochaient ce diplôme (beaucoup moins chez les jeunes filles). Les études secondaires coûtaient cher et pour les classes modestes les bourses étaient nécessaires, mais seuls les meilleurs élèves y avaient droit.

La voie normale après le Bac., mais combien aléatoire et coûteuse, était l'Université. La voie royale, dont parle Montagnon, était cependant la plus accessible pour les jeunes des familles modestes. Tous ceux qui avaient déjà une bourse au Lycée pouvaient postuler pour entrer comme boursiers en classes préparatoires. Pour les littéraires c'était la classe de Lettres Supérieures (*HypoKhâgne*) puis Première Supérieure (ou Rhétorique supérieure : la *Khâgne*) Encore ne pouvait-on choisir. Les boursiers étaient affectés d'office à leur Lycée par arrêté ministériel de transfert de bourse. C'est ainsi que je fis moi-même, mon entrée comme *bizuth*³⁷ dans la *Khâgne* du Lycée Lakanal où Jacques Montagnon était *carré*. Normalement Montagnon aurait dû aller à Dijon et moi à Toulouse dont dépendait mon collège. En ce qui me concerne, je

³⁷ Nouveau de Lettres Supérieures

désirais Paris pour des raisons familiales et l'intervention du sénateur des Hautes-Pyrénées au Ministère satisfait mes vœux. Je reçus donc un transfert de bourses pour le lycée Lakanal où j'étais affecté d'office.

À propos de ces nominations ministérielles de boursiers, Jacques Jarriot apporte son témoignage personnel ³⁸ : *je reconnais mon propre parcours dans ce que vous décrivez Mauvaise connaissance des chemins menant à l'enseignement au départ. J'obtins une bourse pour la khâgne de Dijon alors que je souhaitais Paris. C'est A. Bouchard qui m'a beaucoup aidé dans ce choix. (.La suite m'a montré que je n'eus pas à le regretter puisque après l'année d'hypokhâgne, j'ai opté pour la prépa Saint-Cloud (en fait, à Dijon, petite prépa, khâgne, hypokhâgne et prépa Saint-Cloud – Fontenay, ne formaient qu'un groupe avec des cours établis selon les options).*

Montagnon et moi-même vivions le régime habituel des internes de Lycée de cette époque, dans le quartier des classes préparatoires construit le long du parc de Sceaux. Nous ne pouvions sortir que le jeudi après-midi et du samedi soir au dimanche soir (sortie chez nos correspondants qui devaient signer notre feuille). Mais modernisme extraordinaire, notre dortoir était constitué de cellules fermées, construites en dur, chacune ouvrant par une fenêtre sur la cour ou les frondaisons du Parc de Sceaux, contenant un lit, un lavabo, une table de travail et une armoire. Nous pouvions garder nos lampes allumées à notre guise et travailler tout notre soûl. Mais le dortoir était fermé à clef après le repas du soir jusqu'à l'heure du petit-déjeuner le lendemain. Le pion avait lui aussi une cellule semblable à la nôtre près de l'entrée. Nous pouvions aller d'une cellule à l'autre à condition de ne pas faire claquer les portes et de parler bas. Nous pouvions ainsi travailler en équipe à notre guise. Nous, les internes, portions la blouse grise, les externes, parmi lesquels pas mal de filles, suivaient la mode vestimentaire des années 1950.

Nous préparions tous, en principe, le concours d'entrée à Normale Supérieure, (La Rue d'Ulm pour les garçons et Sèvres pour les filles), mais sans grande illusion. Il y avait tant de candidats et si peu de places. Deux ans ne suffisaient pas à se mettre au niveau, beaucoup redoublaient, plusieurs fois. Il y avait ainsi des *cubes* (3^e année), des *bi-ca* (4^e année) et Jacques Montagnon se souvient certainement qu'il y avait dans sa classe un *penta* (5^e année), mais le redoublement n'était autorisé qu'à ceux qui avaient quelque chance de décrocher une place et donc avaient été admissibles ou avaient obtenu d'assez bonnes notes au concours précédent. Or, les meilleures années, le Lycée Lakanal se félicitait d'avoir eu 2 ou 3 admissibles et parfois 1 reçu. C'était assez décourageant. Parallèlement comme le dit Montagnon, on s'inscrivait à la Sorbonne et l'on passait chaque année, un ou deux certificats de licence. La plupart quittaient après la première année de *Khâgne*.

On venait de créer dans ces classes une section Lettres Modernes en principe orientée vers l'É-N de Saint-Cloud pour les garçons et Fontenay-aux-Roses pour les jeunes filles. Mais la plupart des élèves y venaient surtout pour mieux se préparer à la première année de licence, le CELG, ³⁹ pour lequel l'enseignement de la Fac était déficient.

Nos programmes comprenaient la Philosophie, la Littérature française, l'Histoire, le Latin, la 1^e langue vivante, le Grec ou une 2^e langue vivante. Dans toutes les disciplines, les épreuves étaient des dissertations, sauf en Latin et Grec (Version et Thème). Le travail était intense, abrutissant même : chaque année, dans notre petite *khâgne*, un ou deux élèves "craquaient" et étaient obligés de "se mettre au vert".

³⁸ Lettre personnelle du 2 mars 2008.

³⁹ Le Certificat d'Études Littéraires Générales. C'était le premier des cinq certificats qui constituaient la licence d'enseignement. Les quatre autres pouvaient se passer en deux ans ou plus, il fallait donc un minimum de trois ans pour passer la licence.

Mais au sortir de la *khâgne*, pour achever la licence, le DES ⁴⁰ et préparer les concours : CAPES ou Agrégation, les bourses de licence étaient inaccessibles et les étudiants des familles modestes obligés de travailler. Pour ceux qui comme Jacques Montagnon et moi-même, se destinaient à l'enseignement, la voie naturelle était évidemment l'*alma mater*, la vieille Université qui avait prévu à cette fin, les fonctions de Maître d'Internat ou d'Externat dans les collèges et lycées. Encore fallait-il obtenir un poste. Il y avait plus de demandes que de postes vacants. Comme Montagnon, j'ai dû, pendant un an, me contenter d'un poste de Maître au pair. Nous étions logés et nourris mais non payés. Il est vrai que le service était minime et qu'on pouvait se faire un peu d'argent en assurant des remplacements. Le mieux était évidemment d'être Maître d'Internat. On était logé, nourri et l'on gagnait un petit salaire qui payait tous les frais des études. Mais on ne pouvait guère aller en Fac que deux jours par semaine, on était forcément absents à beaucoup de cours, les photocopies n'existaient pas et il fallait s'arranger avec des copains pour utiliser leurs notes. Cela allongeait le temps des études et les compliquait.

Jacques Montagnon a fort bien décrit la suite du cursus. Il faut ajouter que la politique malthusienne du gouvernement faisait qu'il y avait fort peu de places aux concours de recrutement. Ainsi, une année, il n'y eut qu'une seule place mise au concours de l'agrégation d'espagnol, pour plusieurs centaines de candidats.

C'est ainsi que, rentrant d'Algérie, après 28 mois de service militaire, j'arrivai au Lycée Jules-Renard. Surprise d'y retrouver mon camarade de *Khâgne*. Il venait d'être reçu à l'agrégation de grammaire et c'est ainsi qu'il accepta, en 1963, d'être mon conseiller pédagogique et de faire partie du jury devant lequel je passai les épreuves pratiques du CAPES de Lettres Modernes.

1948 – Jean – Claude Sallé.

Jean-Claude Sallé dont nous avons abondamment cité les souvenirs, obtint, lui aussi, son Bac Philo en juin 1948. Il était né le 23 avril 1931, à Nevers. Comme on l'a vu à travers ses souvenirs, il a fait ses études primaires et secondaires au Lycée de Nevers, d'octobre 1941 à juin 1948. Avec une interruption de novembre 1943 à mars 1944 où il se trouvait à Parigné – le- Pôlin (Sarthe) où s'était replié le Lycée de Brest et où lui-même s'était réfugié pour échapper à la Gestapo ⁴¹. Il avait repris ses études au Lycée de Nevers en octobre ou novembre 1944. C'était un excellent élève à en croire les palmarès de ses classes. Après son bac, il se destina à l'enseignement de l'anglais.

Hypokhâgne au Lycée Carnot de Dijon puis études à l'Université de Dijon. Licence ès Lettres en juin 1951, puis agrégation en juillet 1954 (reçu 1^{er}). Entre temps, il avait fait un stage de trois mois aux USA (au Herald Tribune World Youth Forum) en 1948 – 1949. Il avait eu aussi une bourse Fullbright pour l'Université de Pensylvanie, puis pour celle d'Indiana (1952 – 1953).

Son premier poste fut pour le Lycée de Nevers (1954 – 1955) où il fit le discours d'usage que nous analysons plus loin. Il fut nommé ensuite au Lycée Carnot de Dijon. Il fit son service militaire d'octobre 1956 à Décembre 1958 comme Officier Interprète et du Chiffre et surtout comme professeur d'anglais à l'École Navale.

Il acheva l'année scolaire 1958 – 1959 comme professeur de khâgne au Lycée Carnot de Dijon. Dès la rentrée suivante, il fut nommé assistant d'anglais à la Faculté des Lettres de Dijon où il gravit tous les échelons de la hiérarchie jusqu'à « professeur de 1^{ère} classe et directeur du département d'anglais. Il prit sa retraite en 1991.

⁴⁰ Le Diplôme d'Études Supérieures (l'équivalent de la Maîtrise actuelle), il était obligatoire pour présenter les concours de recrutement, il représentait au moins un an d'études après la licence

⁴¹ Voir le chapitre 1939 – 1944 / 1.

Il a notamment participé à la grande édition bilingue de Shakespeare chez Robert Laffont (Collection Bouquins) dans laquelle, il fut chargé de traduire, annoter et présenter, quatre pièces maîtresses.

Année 1948— 1949.

1948 – Des élèves allemands au Lycée.

Jacques Jarriot se souvient des émotions diverses provoquées par l'arrivée au Lycée d'élèves allemands. *C'est à la rentrée 1948 que nous avons eu la surprise de voir « débarquer » une demi-douzaine de jeunes allemands. Peut-être sont-ils arrivés quelques jours après la rentrée.*

Leurs parents habitaient Decize. Je crois que leurs pères étaient ingénieurs et auraient figuré au nombre des techniciens allemands venus travailler en France au titre des « réparations ». Il me semble qu'ils avaient été affectés aux Usines Kléber-Colombes.

Ils étaient donc internes. Avons-nous été préparés par l'Administration du Lycée à cette venue ? sans doute ; je n'ai pas de souvenirs précis. Nous ne les avons pas accueillis avec enthousiasme ; nous n'avons pas fait preuve à leur égard d'une franche hostilité. En 1948, le souvenir des années de guerre était encore vivace. Pour moi, c'était d'autant plus fort que mon père a été tué en juin 1940. Sans leur jeter ces termes à la figure, nous parlions entre nous des « Boches » ou des « Chleuhs ». Je revois encore leur visage fermé. Nous les avons tenus quelque peu à l'écart. Puis, peu à peu, la glace s'est brisée. Le travail a contribué à nous rapprocher. L'un d'eux Jurgen Domsgen était particulièrement brillant en maths et a pu aider les uns, les autres. Le sport surtout a, je crois, permis leur progressive intégration.

Je me souviens plus spécialement de trois d'entre eux. Jurgen Domsgen déjà cité était dans ma classe à son arrivée. En fait son niveau était supérieur, mais il était handicapé par une connaissance insuffisante de la langue française [...] En 1956 ou 1957, j'ai rencontré une fois Domsgen dans les couloirs de la Sorbonne.

Domsgen Jurgen figure bien dans les palmarès du Lycée. En 1948-49 il est en 4^e B II Mod., avec Jarriot. Il décroche le prix du tableau d'honneur de l'internat, le 1^{er} prix de maths, le 2^e de dessin, le 1^{er} d'éducation physique et d'allemand (1^e langue) et le 2^e d'anglais (2^e langue). L'année suivante, 1949-50, en 3^e B II Mod., son palmarès est quasiment le même et il est reçu au BEPC. En 1950-51, il a « sauté » une classe et se trouve en 1^e mod. (Sa maîtrise du français était devenue suffisante). Il est reçu au Bac1^e partie Mod. En 1951-52, en classe de Math-Elem, il obtient le prix d'honneur de l'Association des parents d'élèves, et est reçu au Bac. Mathématiques.

Hans Wiegand, plus jeune que moi d'un an, plutôt timide devint l'un de mes partenaires à la « pelote », en fait un jeu de balle au mur, à main nue. Nous y jouions pendant la récréation qui suivait le repas, dans la petite cour fermée située derrière le bâtiment d'internat qui donnait rue du Lycée par une petite porte. C'est par là que nous sortions pour nous rendre en rangs par deux au Musée. La balle était envoyée contre le mur aveugle du bâtiment contigu qui donnait rue du Lycée.

Wiegand Jean (son prénom a dû être francisé sur le palmarès) se trouvait en 5^e A II Mod. en 1948-49. Il avait obtenu le prix du tableau d'honneur de l'internat, des accessits en sciences naturelles et en dessin et, bien entendu, le 1^{er} prix d'allemand.

Manfred Töldte est arrivé, me semble-t-il, un an après les autres. Il n'était pas dans ma classe, mais peut-être dans l'autre section, de même niveau. Il s'est distingué en athlétisme, champion de course de fond ou demi - fond. Nous l'appelions : « Toto ».

Töldte Manfred était bien en 2^e Mod. en 1950-51 (Jarriot était alors en 2^e ABC) et avait obtenu le prix du tableau d'honneur de l'internat, un accessit d'éducation physique et le 1^{er} prix d'allemand. En 1951-52, en 1^e Mod., il obtient le prix offert par le Secrétariat d'État à la Jeunesse et aux Sports.

Je revois encore le visage d'un certain Wünsche et d'un nommé Ebert (?). Sans plus. Peut-être deux ou trois autres ont-ils également fréquenté le lycée.

Wünsche Ernst se trouvait en 4^e B2 Mod. en 1948-49 (avec Jarriot) et avait obtenu le 2^e prix d'allemand et un accessit d'anglais, l'année suivante en 3^e B2 Mod., il avait obtenu un accessit d'éducation physique, et les 2^e prix d'allemand et d'anglais. Nous n'avons pas trouvé trace d'un Ebert.

1948 – Des élèves « noirs » au Lycée.

Le même Jarriot a également noté l'arrivée en 1948 d'élèves africains.

Ils étaient cinq à mon souvenir. Les deux frères Kaboré, Victor et Joseph (Haute-Volta ?), plus âgés que moi, Léopold Ouédraogo (Haute-Volta) et Mian Amoakon (Côte d'Ivoire). Ces deux derniers étaient dans ma classe. Et un nommé Kamina, plus jeune, métis que j'ai moins bien connu. À l'internat surtout, si nous nous connaissions à peu près tous car nous n'étions pas encore très nombreux, nous avons, je crois, tous, tendance à connaître mieux les plus âgés que les plus jeunes.

Sont arrivés par la suite, Gaston Bouboutou et Hilaire Mounthault (Congo), Plus âgés que moi et des plus jeunes, plus nombreux parmi lesquels Ferdinand Gbama Zahui, Faustin Sakpa, Gnénabo et Bé Coulibaly, et un peu plus tard, Guillaume Houphouet Boigny et quelques autres que je connaissais peu.

Il se souvient également d'avoir entendu parler d'un autre Houphouet Boigny, soit un « petit » de 6^e ou 5^e lorsque j'étais en Terminales (et le nombre d'internes ayant doublé ou à peu près, je ne connaissais pas les plus jeunes) soit arrivé après mon départ vers 1953, mon frère étant encore au Lycée.

Effectivement, sur le palmarès de 1948-49 apparaissent Ouedraogo Léopold et Amoakon Mian en 4^e Mod. et Bouboutou Gaston, Mounthault Hilaire, ainsi que les frères Kaboré, Joseph et Victor en 3^e. La même année, en 6^e Mod., apparaît le nom de Kamina Pierre ainsi que ceux de Zahui Ferdinand, Be Coulibaly et Gnenabo Faustin. Tous les dix sont donc arrivés la même année 1948.

Sur les palmarès, leurs noms apparaissent peu, un ou deux accessits parfois. Bouboutou semble avoir été un peu plus brillant. Il a été reçu au Bac. 1^e partie Mod., en 1951, il a dû redoubler la terminale. En 1952-53, en Philosophie, il obtient le prix du tableau d'honneur, le prix spécial Georges Smitter et est reçu au Bac philo. Avec la mention assez bien.

La même année Amoakon Mian qui redoublait en 1^e Mod., a été reçu au Bac 1^e partie série moderne. Il ne figure plus sur les listes ensuite.

À deux ou trois exceptions près, ils ont été bien accueillis et se sont vite intégrés. Au début, nous les avons observés avec une certaine curiosité, mais très vite nous n'avons plus fait attention. L'exception concernait un petit groupe de deux ou trois parmi ceux qui étaient plus jeunes que moi. Nous les avons considérés comme des « sauvages », encore peu « civilisés ».

Un faisceau de détails me reste en mémoire à leur sujet : - Un costume taillé dans du tissu et coupé à l'image des gens de 50 ans et plus de ce temps - Une très « forte odeur de fauve » disions-nous - Le fait que, sans doute dépourvus de l'objet, ils utilisaient au lavabo, la première brosse à dents qui leur tombait sous la main - Une violente bagarre qui avait un jour opposé Gnénabo à Bé : tête contre tête ou plutôt, joue contre joue, ils se martelaient le dos de coups de poing. Un pion eut beaucoup de

peine à les séparer. – Leur langage : « il est rigoureusement prohibé de monter sur ma chaise » par exemple (Gnénabo).

En 1954, j'ai croisé Zahui au Lycée Carnot à Dijon. Gaston Raphaël Bouboutou (auquel j'avais racheté le livre d'histoire de 1^e – collection Huby – que je possède toujours et qui porte sa signature GRB) serait pharmacien à Brazzaville. Mounthault, ministre et Victor Kaboré, ambassadeur.

Pourquoi ces Noirs à Nevers ? Je suppose que François Mitterand alors député ou ministre y fut pour quelque chose. Le groupe des députés africains (le RDA avec Félix Houphouët Boigny, père de Guillaume) était apparenté à la Chambre avec l'UDSR de Mitterand. Ces jeunes noirs étaient, disait-on, à peu près tous, fils de notables.

La supposition de Jarriot est tout à fait exacte. François Mitterand était non seulement député de la Nièvre, mais a été également, plusieurs fois Ministre ou Secrétaire d'État et notamment Ministre de la France d'Outre - Mer. À partir de 1948, il offre un prix spécial. En 1948, en qualité de Député de la Nièvre et Ministre des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre. En 1949, et 1950, comme Secrétaire d'État à la Présidence du Conseil. En 1951, comme Ministre de la France d'Outre-Mer. En 1952, et en 1953, en qualité d'ancien Ministre. En 1954, il est Ministre de l'Intérieur. En 1955 il offre des prix de nouveau, en qualité d'ancien Ministre. En 1956, il est Ministre d'État – Garde des Sceaux etc ... On peut ainsi suivre toute sa carrière à travers les prix qu'il offrait chaque année au lycée. Il est effectivement intervenu pour que le Lycée de Nevers bénéficie de l'apport de ces jeunes boursiers de la France d'Outre - Mer.

De plus il existait aussi à Nevers *un Cercle Colonial Nivernais* qui offrait également un prix. Celui-ci fut attribué en 1949 et en 1952, à Gaston Bouboutou ; en 1950, à Pierre Kamina ; en 1951, à Hilaire Mounthault ; en 1953, à Ali Lakhdari et, en 1954 à Sébastien Djibo. Car en plus des élèves cités par Jarriot, le Lycée accueillit également bien d'autres élèves provenant de l'Union française.

Les résultats du Baccalauréat.

L'année scolaire se termina joyeusement par un bal traditionnel, mais qui semble-t-il fut particulièrement festif comme on le verra plus loin. Cependant les résultats des examens furent très convenables. Pour les deux sessions de 1949 il y eut 25 reçus en 2^e partie (9 en M.E., 6 en Sc. Ex. dont 3 filles et 10 en Philo). Guy Thuillier qui devait s'illustrer dans l'érudition locale obtint la mention AB en Philosophie. (Les mentions étaient rares à cette époque). 24 élèves furent reçus en 1^e partie (dont seulement 6 en moderne) et 10 au Brevet d'études du 1^{er} cycle. Il faut souligner que peu d'élèves de 3^e se présentaient à cet examen qui ne comptait pas pour le passage en 2^e. Les effectifs dans le second cycle stagnent.

Le discours de Distribution des prix.

La cérémonie fut présidée par M. François Mitterand, Secrétaire d'État à la Présidence du Conseil et M. Jean, professeur de lettres célébra *L'Esprit Méditerranéen*. Ce discours frappe par sa discordance avec ceux des années précédentes. Il semble reprendre la tradition des morceaux d'éloquence sans rapport avec l'actualité et ses problèmes brûlants. M. Jean développe bien des thèmes rebattus à propos de la civilisation méditerranéenne, et surtout de l'esprit de la Grèce antique. Dans sa conclusion, il avoue que son choix est surtout personnel : *C'était, je l'avoue, qu'il me tenait à cœur*. Il y révèle son attrait pour cet univers aux multiples facettes parfois contradictoires et espère le communiquer aux élèves pour *réveiller en la conscience de tous ces jeunes garçons, le sentiment de ce qu'on cherche à faire apparaître en eux :*

l'intelligence sensible, le goût des exercices de l'âme, l'harmonie et la plénitude, le sens avisé de l'humain, la haine de la torpeur de l'esprit et de la passivité vulgaire.

1948-49 une pièce inachevée.

Georges Dondon (1951) ⁴² témoigne sur la présence des dortoirs de l'internat installés en octobre 1947 dans les locaux du vieux "bahut", dans les étages du bâtiment existant encore au fond du square Raymond Vilain et occupés actuellement par des logements et par la maison de retraite Marion de Givry.

Ces dortoirs donnaient sur la rue Mirangron et seule la largeur de la rue protégeait notre intimité des regards des voisins et réciproquement. Aussi l'un des dormeurs, s'éveillant en pleine nuit, est-il attiré par les lumières de la maison en face et observe la scène qui s'y déroule [...] deux êtres humains en costumes d'Ève et d'Adam qui, selon toute apparence, se livrent à une course-poursuite autour de la table. Bientôt c'est une bonne partie du dortoir qui, alertée par lui, se bouscule aux fenêtres Malheureusement [...] la lumière, en face, s'éteint. Le rideau tombe avant la fin de la pièce !.

Même les nuits, au Lycée, pouvaient donc être instructives !.

Ces cours d'initiation sexuelle non prévus au programme semblent avoir eu une pérennité assez longue car des anciens de la génération 1950-1958 racontent les mêmes spectacles nocturnes. (Voir plus loin : année 1952 - 1953).

Roger Michaut (1949). Souvenir de composition ou : Homo homini lupus !

Dans l'étude que nous avons consacrée à la discipline et aux sanctions au Lycée de Nevers avant 1960, les fraudes aux compositions apparaissaient comme un des motifs les plus fréquents des sanctions, souvent graves que prenait le Conseil de Discipline, et nous avons souligné l'effet pervers de l'importance attachée à ces notes de composition (pour le passage en classe supérieure notamment), qui expliquait (sans le justifier) ce recours à la fraude malgré le danger de punition. Nous avons vu, avec les souvenirs de Pierre Fromageot (1941-1943), que la seule « gloire » d'obtenir un prix pouvait inciter les meilleurs élèves d'une classe à des manœuvres pour le moins déloyales afin d'éliminer ou tout au moins de handicaper leurs concurrents.

Nous avons ici un témoignage qui démontre le traumatisme que provoquait chez les élèves, même les meilleurs, une composition au sujet trop difficile.

Quatorze heures, magnifique après-midi d'été !

Une trentaine de malheureux potaches, en rangs anarchiques, vont pénétrer dans une salle aux senteurs poussiéreuses. La lourdeur de la digestion se trouve aggravée par la perspective de cette composition d'histoire que chacun n'a, paraît-il, pas révisée. Après la mise en place bruyante et désordonnée, le silence se fait soudain pour essayer de mieux comprendre la sentence.

Aux regards échangés, il semble qu'effectivement tous vont sécher. Même le « crack », assis au premier rang et sur les tuyaux duquel ses voisins espèrent inutilement, même lui [...] ne sait rien. Cela se voit à sa tête ! C'est incroyable [...] mais de toute évidence, moralement cela vous soulage.

Après bien des minutes d'arrangements avec ses maigres souvenirs, la classe s'éveille soudain en voyant se produire l'impensable.

Lui, le « crack », l'excellent élève, affolé par son ignorance et favorisé par sa situation géographique au pied du bureau, lui, a sorti son livre sur ses genoux et il écrit ... il écrit ...

42 BL Amicale N°2/1995,

Tout lui serait pardonné, et il gagnerait même quelques galons dans notre estime, s'il ne restait obstinément sourd à tous les appels au secours qui lui viennent de son entourage. L'envie, l'admiration presque, font place à la colère et je vois enfin le bond magnifique de son livre, écartelé par un coup de pied magistral et vengeur. Le profiteur est confondu dans l'agitation générale et je me souviens autant de la surprise indignée du professeur que de la mine atterrée du « pompeur » d'occasion.

Rendons-lui cette grâce, que l'affolement ainsi créé aura sauvé certains d'une pénible « roue de chariot ».

1949 Le bal du bac.

Traditionnellement, la fin de l'année et des épreuves écrites du Bac était l'occasion pour la promo sortante de célébrer son passage dans le monde des adultes et de l'enseignement supérieur par quelque manifestation bruyante. Nous avons vu en 1943, malgré la guerre, le monôme du Bac avec tout son pittoresque. La Promo se 1949 ne manqua pas à cette tradition en organisant une soirée dansante ⁴³.

Et les potaches ne pouvaient choisir cadre plus charmant pour leurs remuantes évolutions que celui de l'Auberge de la Porte du Croux.

Grosse affluence donc vendredi soir dans les jardins de l'Auberge où le monde étudiant devant le décor de fleurs et de verdure songeait aux lauriers dont bientôt ils seraient couverts ... à moins que passant au vestiaire, ils n'aient évoqué la "veste" toujours possible.

Mais l'heure n'était pas aux angoisses. Les rythmes de l'excellent orchestre de la Porte du Croux appelaient à la danse et c'est, la piste pleine, qu'on évolua.

D'abord sagement, avec application, comme si les potaches atteints de quelques manies des examens cherchaient à décrocher un diplôme de chorégraphie. Peu à peu l'ambiance se fit et vers le milieu de la nuit, une certaine " Polka" antique et autre danse atomique marquèrent le début du règne des monômes et du tapage. C'est classique et il ne saurait en être autrement. De fil en aiguille les monômes se retrouvèrent dans la rue, réveillant sans scrupule, puisque semblable affaire n'arrive guère plus d'une fois par an, les paisibles dormeurs. Tant et si bien que les gardiens de la paix décidèrent d'intervenir. Débandade échevelée. Quelques joyeux lurons se virent mettre la main au collet et eurent à connaître le commissariat de police. C'est encore classique. Il y a lieu d'en rire, surtout pas d'en faire un drame.

Pour les auteurs, cela va constituer un "fameux souvenir" : "de mon temps, diront-ils, en épiçant la chose, on faisait tant de blagues retentissantes que le commissariat en était sur les dents".

Sacrés potaches.

Cet article dépeint bien le caractère finalement "bon enfant" et admis par la population, de ces manifestations bruyantes, même si elles dérangeaient quelque peu la vie habituelle. Le Bac, comme dans un autre domaine, le Conseil de Révision qui donnait lieu, lui aussi, à de pareils débordements faisait partie du cycle des jours et de l'année. Mais, dans la vie d'un homme, il restait exceptionnel et prenait donc une dimension quasiment mythique.

⁴³ Journal du Centre du 4 juillet 1949.

Année 1949 – 1950.

Octobre 1949 : Réouverture du Petit Lycée

En 1949 les classes primaires du lycée et du collège de jeunes filles s'installent dans l'ex-bâtiment des sciences le long de la rue de la Préfecture.

Christian Lasseur (1965) qui a fait au Lycée toute sa scolarité primaire et secondaire de 1952 à 1965, évoque ces installations rafistolées ⁴⁴, telles qu'il les a connues en 1952.

Le petit lycée était installé dans des locaux encore debout, le gros des bâtiments ayant subi d'importants dégâts, tels ceux donnant rue de la Préfecture qui avaient dû être étayés sérieusement. On se souvient de l'enchevêtrement de poutres existant alors dans le couloir des classes de MM. Colmiche et Coignet et cela sans parler de celle de Mme Ducaffy, installée dans les combles. La 7^e était une quasi-consécration, les locaux se situant rue des Francs-Bourgeois et donc les grands de 7^e avaient leur cour !

Et puis deux fois par semaine, l'instituteur cédait sa place à M. Darennes pour une leçon d'éducation physique et à Mlle Lagrue, professeur de musique pour une heure d'initiation musicale ; nous avions un avant-goût de la 6^e.

Les résultats du baccalauréat 1950.

On reste toujours dans les mêmes moyennes avec 26 reçus en 2^e partie (7 en M. E. dont 1 fille, 7 en Sc. Ex. dont 5 filles et 6 en Philo) Il faut noter le nombre élevé de filles en Sc. Ex. En 1^e partie : 20 reçus seulement. Ces classes de 1^e et de Terminales restent avec des effectifs très faibles.

La distribution des Prix du 12 juillet 1950.

Elle était présidée par Georges Haymann, Président de l'Association des Parents d'élèves, dont nous verrons les démêlés avec M. Misrahi professeur de philosophie (année 1952 – 1953).

Il est intéressant de noter qu'en cette année de milieu du siècle, le personnel du Lycée totalisait 41 personnes dont 4 administrateurs (Proviseur M. Grousset, Censeur M. Pradalié, Intendant M. Perceval, et Aumônier M. Courteix) ; 27 enseignants (dont 5 pour les classes élémentaires) ; auxquels s'ajoutaient 2 médecins (MM. Corcodel et Boulot) et 10 surveillants et secrétaires. À partir de cette année les effectifs vont augmenter progressivement.

Le discours de M. Darbois, professeur de Sciences Naturelles.

M. Darbois avait choisi un sujet bien en rapport avec sa spécialité et qui peut paraître banal : *L'Évolution « du singe à l'homme »*. Cette digression sur l'Évolutionnisme est cependant remarquable quand on songe que les théories darwinistes et autres recherches du même type avaient si longtemps fait l'objet de proscription voire de condamnations définitives dans l'Université, comme nous l'avons vu au fil de l'histoire de notre Collège et Lycée de Nevers. C'est aussi intéressant à signaler à notre époque, où, surtout aux Etats-Unis, une vague d'obscurantisme tente de faire mettre hors la loi, l'enseignement des théories actuelles de l'Évolution et de promouvoir le retour à une lecture littérale de la Genèse sous le nom de Créationnisme.

⁴⁴ BL Amicale 1 / 1981.

M. Darbois commence donc par rappeler le rejet presque instinctif par l'homme de l'idée d'une parenté possible entre lui et les espèces animales ⁴⁵, puis il fait un rappel historique des théories sur ce sujet. Ceci n'était peut-être pas inutile, mais assez audacieusement, il lie dans un même mouvement intellectuel d'élaboration de *la loi générale de l'évolution*, diverses théories parfois contradictoires.

Il affirme en effet que *Buffon, Lamarck et Darwin avaient appliqué avec tant de bonheur au reste du monde vivant, tant animal que végétal cette loi d'évolution*. Et pour illustrer ce propos il cite même Jean Rostand : *qu'on le veuille ou non, le transformisme, une fois pour toutes, réintègre notre espèce dans l'animalité*.

Était-ce du confusionnisme ? Était-ce volontairement, pour simplifier la question *ad usum delphini*, qu'il feignait d'ignorer l'incompatibilité des théories de Buffon avec celles de Lamarck ou celles de Darwin ? entre le *transformisme* et l'*évolutionnisme*. Il ne fait en effet aucune allusion aux différences qui les séparent.

Mais il faut préciser tout de même, à sa décharge, que les savants français restèrent accrochés aux théories de Darwin et surtout de Lamarck jusque dans les années 1950. La génétique d'origine américaine ne fit une percée dans le milieu scientifique français qu'après 1945 et à grand peine. À l'Institut Pasteur, un savant comme Jacques Monod, futur prix Nobel, ne commença à être pris au sérieux qu'après 1950, c'est-à-dire à l'époque même de ce discours.

Cette confusion en 1950, entre les différentes théories, chez un professeur de province, M. Darbois, qui avait fini ses études pas mal d'années auparavant, et ne suivait peut-être pas, au jour le jour, les querelles théoriques en biologie, est donc compréhensible.

D'ailleurs, son but immédiat était tout autre. Son discours est, en fait, un véritable cours, une leçon, sur la place de l'homme par rapport aux autres espèces animales. On voit bien que son dessein est de mettre en valeur ce qui, d'après lui, est le propre de l'homme, la possibilité de transmettre son expérience aux autres et, par l'éducation, de permettre aux jeunes, de profiter de l'expérience des siècles passés. *Cette évolution [...] est conditionnée par la transmission de l'acquis de chaque génération à la suivante. C'est pourquoi, chez l'homme, l'éducation prend une importance qu'elle n'atteint jamais chez les animaux et permet à l'humanité entière de poursuivre son progrès*. Cette affirmation peut nous paraître banale, mais elle est au cœur du débat fondamental autour de l'*inné* et de l'*acquis* chez l'homme.

Il n'y a rien, expressément, dans ce discours, qui innove par rapport aux connaissances du moment sur ce sujet, ni qui fasse allusion à de quelconques problèmes d'actualité. Cependant, les auditeurs ne pouvaient certainement, s'empêcher de faire un rapprochement avec l'actualité intellectuelle. Car faisait rage, dans le monde et en France en particulier, plus précisément depuis 1948, une querelle politico – scientifique liée à l'évolutionnisme (plus précisément à la génétique) ou plus généralement à l'opposition entre *science bourgeoise* et *science prolétarienne* ⁴⁶.

En URSS, Staline avait imposé les théories de Mitchourine et de Lyssenko, comme science officielle. Les tenants du Darwinisme et des théories de Mendel avaient été éliminés ⁴⁷. Lyssenko, à la tête de l'Académie des Sciences, était devenu un véritable dictateur idéologique dans le domaine scientifique et le resta jusqu'en 1952 environ. En France, la querelle avait eu des retentissements très graves. À l'intérieur du Parti Communiste Français, les staliniens avaient mené un combat contre ceux qui refusaient de s'aligner sur la science « prolétarienne » officielle, ce qui amena notamment la

⁴⁵ Voir à ce sujet, notre étude sur un livre de prix de 1880 (de Carrau) , chapitre 1881 – 1888.

⁴⁶ Le Lyssenkisme s'inscrivait parfaitement dans la ligne des théories de Jdanov qui, aux côtés de Staline était le véritable dictateur idéologique.

⁴⁷ Plusieurs savants, membres de l'Académie des Sciences de Moscou furent envoyés au goulag et y moururent.

rupture entre le Parti et le savant biologiste, Monot, en 1948 et révéla une opposition entre d'une part, les idéologues, philosophes et littéraires et d'autre part, les scientifiques. Cette dispute rejaillit sur l'ensemble des intellectuels et eut des échos notamment dans tous les milieux universitaires et sans doute aussi au Lycée de Nevers.

Ainsi le discours de M. Darbois, quoique ressemblant à un cours classique d'histoire de l'évolutionnisme, était-il en fait très lié à un problème idéologique grave de cette époque et se situait dans la dernière phase de la crise. De plus, il restait hésitant dans l'autre débat entre les théories des biologistes français (Buffon, Lamarck etc.) et américains (Darwin et ses successeurs). Plus précisément entre le Lamarckisme et le Darwinisme, débat qui continue encore de nos jours.

Tout au long de notre histoire du Collège et Lycée de Nevers, nous avons ainsi rencontré dans de pareils discours, des échos de querelles théoriques contemporaines. Plusieurs fois d'ailleurs, l'évolution ou la génétique en furent les éléments déclencheurs. À chaque fois, il s'était agi d'une querelle idéologique, fondée sur l'affirmation d'une conception de Dieu, de l'Homme ou de la Nation, et sur la Cité idéale ou le modèle idéal de l'Homme qu'on se proposait d'atteindre ou de réaliser. Toute notion scientifique (ou autre) qui paraissait nier cette vision ou s'y opposer, était rejetée et considérée comme fautive à priori, et ceux qui la soutenaient, condamnés comme ennemis de Dieu, de l'Homme ou de l'État.

On peut considérer qu'il s'agissait là d'un véritable terrorisme idéologique, puisqu'une théorie scientifique était rejetée, non pour des raisons scientifiques expérimentales, mais sur des présupposés idéologiques ou de possibles conséquences politiques. En fait, reste sous-jacente à ces batailles idéologiques, la réponse apportée à une question fondamentale. La vérité scientifique dépend-elle seulement de la démarche scientifique elle-même ou doit-elle être subordonnée à une conception globale de l'Homme et de l'Univers ? C'est ainsi que jusqu'au Siècle des Lumières, on considérait que la Théologie donnait cette conception globale de l'Homme et de l'Univers et que toutes les démarches philosophiques ou scientifiques n'étaient valables et autorisées que dans la mesure où elles s'inscrivaient dans cette conception théologique et que leur unique but devait être d'expliquer et de justifier le concept théologique. On disait communément que la Philosophie était servante de la Théologie quant à la Science, elle n'était que la projection de la philosophie sur le monde. C'est d'ailleurs la position que défendent tous les intégristes religieux et idéologiques d'aujourd'hui.

C'est ce qui s'était produit avec l'affaire Lyssenko, pendant près de trente ans (1934-1964) mais surtout entre 1948 et 1952. Le discours de M. Darbois se situant à l'apogée de la querelle. Les théories de Lyssenko dérivait en gros de celles de Lamarck, et affirmaient l'hérédité des caractères acquis, alors que la génétique darwinienne affirmait que les caractères héréditaires étaient liés aux gènes. Sortant du domaine purement physique et physiologique de la génétique, la querelle idéologique portait en fait sur la possibilité de transformer durablement l'homme et la société. Le transformisme de Lamarck, appliqué à ces domaines, ouvrait la voie à cette possibilité (voir aussi le volontarisme de Bergson). On espérait changer l'homme en changeant son milieu (on pouvait donc espérer créer un homme nouveau, l'homme soviétique). Le Lyssenkisme donnait l'espoir de pouvoir changer, à la fois, le monde (en faisant, par exemple, pousser du blé dans l'Arctique) et l'homme, en créant un type social nouveau par le changement de son milieu social. Inversement, l'immutabilité des gènes semblait fermer la voie à tout progrès social, à toute révolution dans ces domaines, d'où les accusations de racisme et de fascisme portées contre la « science bourgeoise » que l'on soupçonnait de vouloir justifier et pérenniser le système social et politique en place.

Dans les chapitres consacrés aux exercices publics au Collège de Nevers aux XVII^e et XVIII^e siècles, nous avons trouvé une situation un peu parallèle. En effet, nous avons vu que l'une des raisons qui avaient poussé les Jésuites à s'opposer aux Jansénistes était que leur conception de la Prédestination rendait sans objet tout projet pédagogique. À quoi bon enseigner quoi que ce soit, à quoi bon tout effort d'éducation et même d'évangélisation, si, de toute façon, le salut (ou la damnation) est déterminé d'avance et non lié aux actes et aux mérites. C'était donc pour cette raison d'efficacité pédagogique et évangélisatrice et non pour des raisons théologiques, que les Jésuites ne pouvaient que s'opposer à eux, mais leur condamnation était bien entendu d'ordre théologique. Dans un domaine tout à fait différent de celui du XX^e siècle, c'était bien la même démarche intellectuelle que celle des Staliniens.

1950 M. Jean-Pierre Harris

Jean-Pierre Harris, fils d'Édouard Harris, professeur de première au Lycée, entra donc en 6^e en 1941, mais au contraire de celui de Jean-Claude Sallé, son nom n'apparaît guère sur les palmarès. Cependant en 1942-43 (son père venait de décéder), il passe avec succès l'*Examen des Bourses Nationales, (2^e série)*, car à cette époque, il ne suffisait pas de justifier d'une situation financière insuffisante pour obtenir une bourse, il fallait en plus passer un examen assez difficile puisque le nombre de boursiers était limité.

À partir de la première, il rencontra des difficultés et son nom ne figure pas sur les listes des élèves du Lycée, reçus au Bac. 1^e partie en 1947: ⁴⁸ *J'ai échoué au premier bac, le plus difficile, et à ses épreuves de latin et d'anglais que nous passions à la fin de la première année [...] Le professeur d'anglais nous apprenait la langue comme le latin, si bien que lorsque j'ai voyagé en Angleterre, je n'ai rien compris.*

Jean-Pierre quitta le Lycée pour exercer divers emplois et passa son Bac. 1^e partie à Paris, l'année suivante. Nous le retrouvons en 1949-1950 comme élève en classe de Philosophie, où il obtint d'ailleurs le Premier Prix de philosophie. Son professeur était M. René Bonnot (et Tony Borrueil était déjà professeur d'Éducation Physique, à la place de Denti) : *Nous n'étions que huit en classe et le souvenir que j'ai du lycée est son aspect familial.*

Lui-même évoque ⁴⁹ *une scolarité disparate et chaotique, secouée par la disparition prématurée de mon père Édouard Harris.* Il évoque aussi ses professeurs : *René Bonnot, l'esprit de finesse pascalien le plus haut, qui m'ouvrit l'esprit et suscita une vocation.*

Cette révélation étant d'autant plus forte que le Maître Cockerton par ses ukases littéraires [...] m'avaient laissé froid. Mon frère cadet André eut la même réaction.

Cockerton a été professeur de Première de 1945 à 1947, Jean-Pierre l'a eu comme professeur, en 1946-1947, les autres professeurs de cette classe étaient MM. Moreau (latin), Boughon (mathématiques), Walden (physique chimie), Méry (histoire géographie), Mercier (allemand), Néant (anglais), Soiro (dessin), Denti (éducation physique).

Lui aussi devint Maître d'Internat, pour poursuivre ses études, *le salaire de ma mère institutrice ne pouvait y pourvoir.* Et il commence d'exercer cette fonction au Collège de La Charité. Il fait cependant une licence de philosophie à la Sorbonne, puis nommé Adjoint d'enseignement, il se retrouve au Lycée de Nevers. Tout en préparant son DES, puis le CAPES qu'il obtient en 1957, il enseigne aussi le français et l'histoire au Lycée Technique de Nevers.

⁴⁸ Journal du Centre du 15 avril 2008, auquel nous empruntons quelques autres citations.

⁴⁹ BL Amicale N°2/1995, *En sortant du Lycée ...*

De cette période, il garde le souvenir de trois professeurs, Jean Guitton, Georges Le Roy et surtout de Gaston Bachelard dont l'influence va le marquer durablement.

Il part pour l'Algérie où il est nommé professeur certifié de Philosophie au Lycée de Tlemcen. Il est témoin pendant deux ans de *la tragédie algérienne, écartelé entre les communautés arabes, juives et françaises*.

De retour en métropole, un an à Saint-Amand-Montrond, la France profonde et lente ! Enfin, en 1962, nomination au Lycée Jules-Renard, quelques anciens m'accueillent, les classes sont lourdes, je suis seul enseignant de philosophie, jusqu'à 51 élèves ! Cette dernière remarque illustre bien l'inflation du nombre des élèves du Lycée entre 1949 (8 élèves en philosophie) et 1962 (51 élèves).

Il s'intéresse tout de suite à la politique locale et prend des responsabilités dans diverses institutions et tout d'abord au Syndicat d'Initiative. Puis il rencontre François Mitterand en octobre 1962 : *il m'éveille à la chose publique [...] je renonce donc à ma thèse de doctorat sur la tentation gnostique contemporaine (avec comme Maître de recherche : Jean Guitton)*.

En 1968, il se présente *aux législatives à Saint-Amand-Montrond contre Papon, il fallait un certain courage, même physique !*

Ce sera sa seule tentative politique nationale, il poursuivra une carrière d'élu local, adjoint au Maire de Nevers en 1971, avec Daniel Benoist, puis en 1983 avec Pierre Bérégovoy. Il est élu conseiller général de Nevers Nord en 1973 et devient vice-président du Conseil Général de la Nièvre (dont le Président était François Mitterand).

Il a été très marqué, comme tous ses collègues, par les événements de 1968. *Merveilleuse époque de l'opposition : les rêves irradiaient actes, pensées, paroles : demain le monde serait autre puisque alors il était ailleurs ! Mes filles Hélène et Catherine sont au Lycée Jules-Renard, participent avec fougue à ce mai 1968, torride jeu de piste inabouti dont les aspirations souvent justes restèrent lettres mortes.*

Mais si les idées de Mai restent lettre morte en politique, elles explosent dans le domaine de la culture. Homme de culture lui-même, Jean-Pierre Harris se consacre à ce domaine. Déjà il concevait son activité au Syndicat d'Initiative sur le tourisme comme *porte de la culture*. À la Mairie de Nevers comme au Conseil Général, il prend en charge les questions de la culture. Et puisque Nevers, grâce à une initiative d'André Malraux, qui, en quelque sorte, avait forcé la main des édiles municipaux d'alors, avait été dotée d'une Maison de la Culture, il prend tout de suite des responsabilités à son Conseil d'Administration et en devient Président puis préside également l'Union des Maisons de la Culture de France de 1972 à 1983.

Son rôle n'était pas simple *En Avignon chaque année se dressait le bilan des scènes françaises et nous le suivions lors de notre assemblée générale. Je négociai avec les syndicats, surtout le SNETAS, la convention collective considérée comme exemplaire ; obtenir 50 % de l'État pour le fonctionnement des Maisons de la Culture exigeait un combat incessant.*

À Nevers même, il était déchiré entre les énormes moyens financiers qu'exigeait le fonctionnement normal de la Maison de la Culture et le peu de ressources financières de la Ville de Nevers qui devait assurer presque seule la moitié de ce budget, le Conseil Général ne participant que d'une façon presque symbolique. Or, il était à la fois le représentant de ces collectivités et du Conseil d'Administration de la Maison de la Culture.

Très vite il prend des responsabilités au niveau national, d'abord en détachement de son poste au Lycée Jules-Renard. *J'entre au Cabinet d'André Henry au « Temps Libre », où il est chargé de créer l'Agence Nationale d'Information touristique. Il abandonne la carrière enseignante et est nommé délégué de la France à l'Organisation*

Mondiale du Tourisme. Le voici Inspecteur Général du Tourisme puis Chef de ce corps en 1986.

Il continue à exercer divers mandats locaux et surtout fait paraître de nombreux articles et ouvrages divers sur la Nièvre, Nevers, la littérature nivernaise ou les personnages importants du Nivernais notamment Sainte Bernadette.

C'est un exemple d'un parcours apparemment très différent de celui de la plupart des enseignants, mais beaucoup ont associé à leur enseignement, des activités culturelles, syndicales ou politiques, le plus souvent sur le plan local. Il est plus rare que, comme pour Jean-Pierre Harris, ces activités les entraînent dans un domaine d'action nationale voire internationale. Les circonstances, il est vrai, étaient favorables à ce "dépassement". Mais en tous temps, n'y a-t-il pas eu des enseignants qui surent faire entendre, bien plus loin que leur chaire, au-delà des murs de leur classe, l'écho de la pensée humaine et les exigences du savoir. L'un des premiers maîtres du Collège de Nevers, qui le dirigea, quelques années à peine après sa fondation, Maturin Cordier, précepteur de Jean Calvin, ne fut-il pas, quittant Nevers pour Genève, le fondateur de l'enseignement protestant qui devait inspirer celui des Jésuites et qui constitue le fondement de tout notre enseignement classique ⁵⁰ .

LE SPORT AU LYCÉE.

L'E.P.S. au lycée de 1946 à 1953, selon les souvenirs de Jacques Jarriot.

Avant d'évoquer plus précisément M. Denti qui prit sa retraite en 1949, nous évoquerons plus généralement l'enseignement de l'éducation physique et des sports, au lycée de Nevers, en ces années où les moyens matériels faisaient cruellement défaut.

Jacques Jarriot ⁵¹ à la suite du décès de Tony Borrueil, (*tout en n'étant qu'un sportif assez moyen (je le suis devenu davantage par la suite) j'avais apprécié la personnalité et l'enseignement de Borrueil*), a bien voulu rassembler ses souvenirs pour évoquer les avatars de cette discipline pendant les années 1946 à 1953.

Entre 1946 et 1953, années de mon parcours lycéen, trois professeurs d'éducation physique et sportive (EPS) exerçaient leur fonction au lycée. En 1946, il s'agissait de MM. Bordes, Darennes et Denti. J'en connus quatre puisque M. Borrueil (« Tony ») remplaça en 1950, M. Denti qui prenait sa retraite. Je ne me souviens pas du départ éventuel de M. Bordes, ni de son remplacement.

En fait, M. Denti avait seul le titre de professeur, MM. Bordes et Darennes celui de moniteur, M. Darennes eut ensuite celui de maître. M. Bordes est parti en 1948 et n'a pas été remplacé. M. Denti a pris sa retraite en 1949 et a été remplacé par M. Borrueil qui figure avec le titre de professeur, sur le palmarès du 12 juillet 1950.

Chaque classe bénéficiait en ce temps de 4 heures hebdomadaires d'EPS, réparties en deux séquences d'une heure placées dans l'emploi du temps des matinées et de deux heures de « plein air », séance groupant deux classes au moins, un après-midi de 14 à 16 heures.

C'était le régime prévu par les règlements des lycées et collèges et là où les possibilités locales le permettaient, l'une des deux heures du matin était consacré à la natation en piscine (j'ai eu la chance d'en bénéficier pendant toutes mes années, au Collège de ma ville pyrénéenne ; de même, en hiver, l'après midi de plein air était consacré au ski).

⁵⁰ Voir la première partie de notre *Histoire du Collège et Lycée de Nevers* et notre article sur Maturin Cordier, *Principal du Collège de Nevers et précepteur de Calvin* in *Colloque Guy Coquille et les auteurs nivernais du XVI^e siècle* , Bibliothèque municipale de Nevers 2005.

⁵¹ Lettre personnelle du 3 mars 2008.

En 6^e et 5^e, de 1946 à 1948 au moins, les deux séquences matinales étaient assurées par M. Bordes, dont je garde le souvenir d'un jeune professeur dynamique ; M. Darennes, plus âgé, fut mon professeur en 4^e et en 3^e – son fils était dans une des classes qui suivaient la mienne. (En 1947 – 1948, Jacques Darennes était en classe de septième et Jarriot en cinquième). M. Darennes exécutait scrupuleusement les mouvements et exercices qu'il préconisait, donnant un exemple vivant du geste à exécuter et il ne ménageait pas sa peine. En seconde, première et terminale, ce fut M. Borrueil qui apportait un souffle nouveau à l'EPS. Si M. Denti ne fut pas directement mon professeur d'EPS, j'eus cependant l'occasion de travailler sous sa houlette car les trois professeurs se réunissaient pour partager par groupes les classes rassemblées pour l'après-midi de « plein air » (À partir de 1948, il n'y avait en réalité, que deux professeurs, MM. Denti et Darennes, puis Borrueil et Darennes) Je ne reviendrai pas sur le pittoresque M. Denti dont tous ceux qui l'ont connu ont conservé l'image haute en couleur.

Le « plein air ».

Les séances de plein air se déroulaient généralement sur l'un des stades ou terrains de la ville. Ce fut d'abord et la plupart du temps au cours de mes premières années de lycée, le Stade du Pré Fleuri. Par la suite, le terrain des Champs Pacaud fut souvent utilisé. Certains après-midi de plein air ont pu avoir lieu au Stade de l'Olympique, place du Mouesse, ou bien sur un terrain situé quelque part du côté de la rue Faidherbe ou encore à la Salle Lebeuf toute proche du Champ de Foire et vouée au basket. Je ne suis pas certain de ces trois destinations, confondant peut-être, soixante ans après, avec des activités du sport scolaire qui avaient lieu le jeudi après midi, toujours encadrées par ces mêmes professeurs. Pourtant je n'ai jamais pratiqué le basket autrement que dans la classe et je me vois sous les panneaux de la Salle Lebeuf, donc au cours d'une séance de plein air ; souvenir cuisant d'un coup de coude qui m'avait fait très mal et avait cassé une branche de mes lunettes !

Tous ces terrains de sport possédaient en commun le fait d'être fort éloignés du Musée. Il fallait bien compter une bonne vingtaine de minutes pour atteindre le Pré Fleuri, de l'autre côté de la Loire, plus peut-être pour gagner les Champs Pacaud alors situés au milieu d'une série de terrains vagues au delà de la voie ferrée de Dijon. Le retour après 16 h, empiétait très largement sur la récréation qui précédait l'étude de 17 h.

Les séances de plein air comportaient d'abord divers échauffements, avec les habituels mouvements de gymnastique ; la pratique de l'athlétisme ou d'un sport collectif (football principalement) suivait. En 1946 1947, au mois de juin, la séance de plein air prit une fois ou deux la forme d'une baignade en Loire, de l'autre côté du pont, ou bien dans une section du canal, plus ou moins aménagée en forme de piscine. Cette partie du canal ou plutôt, du Port de la Jonction devint par la suite la piscine des Bords de Loire.

L'heure de « gym » : le Pré à l'Âne.

En une heure de temps, il ne pouvait être question d'aller bien loin. Et pourtant ... si, en sixième ou cinquième, avec M. Bordes nous avons souvent utilisé la grande cour située derrière le bâtiment principal du Musée, je ne me souviens pas que s'y fussent déroulées les séances conduites plus tard par MM. Darennes puis Borrueil. Alors l'EPS, c'était le Pré à l'Âne.

Coincé entre les eaux de la Nièvre et le pied de la digue qui bordait le cours de la Loire, le Pré à l'Âne occupait la pointe de terre située à la confluence de ces deux cours d'eau. On y accédait par le Pont Mal Placé.

Ce terrain est aujourd'hui occupé par l'ensemble Maison de la Culture, Maison des Syndicats et Maison des Sports. Le Pont Mal Placé existe toujours, mais les différents bras de la Nièvre qui y aboutissaient, mis sous tubes, sont cachés sous le boulevard. Le temps de dévaler la rue de la cathédrale, les escaliers qui la prolongeaient, le temps de passer au vestiaire, puis de refaire en sens inverse le chemin de retour, l'heure de « gym » était en gros amputée de moitié.

Le Pré à l'Âne égrenait une succession d'espaces très, très, sommairement aménagés : deux sautoirs garnis de sable pour amortir les chutes, ce qui n'excluait pas les égratignures, l'un pour le saut en longueur, l'autre pour le saut en hauteur, un emplacement pour le lancer de poids et, ce que l'on nommera avec un peu de bonne volonté, une piste, pour les courses de vitesse et de fond, autour d'une zone plus ou moins herbeuse constituait l'essentiel des installations. Côté vestiaire, un baraquement en planches en tenait lieu, sans douches bien entendu. Je ne me souviens pas s'il y avait même un robinet avec de l'eau. Comme cela est attesté à plusieurs reprises, ce baraquement servait aussi de refuge pour les clochards qu'il fallait réveiller et chasser des lieux pour le premier cours du matin.

Bien peu parmi nous, possédaient un survêtement ; certains disposaient de chaussures de basket, les autres se contentaient de « tennis » ou d'espadrilles aux beaux jours. Nous nous mettions en short mais n'avions pas nécessairement un maillot pour le substituer à la chemise !.

Occasionnellement, la séance de « gym » se déroulait dans un gymnase, emprunté à une société, peut-être « La Nivernaise ». Ce local était situé dans une arrière cour de la place Mossé et disposait des agrès nécessaires.

Tout à fait exceptionnellement, en cas d'intempéries extrêmes, il nous est arrivé de rester dans une salle de classe, si du moins l'une était disponible, et d'y entendre un exposé théorique comme par exemple, les règles du foot.

Un certain nombre de camarades étaient dispensés d'éducation physique de manière permanente. Des dispenses temporaires pouvaient être accordées au relevé d'une grippe par exemple, ou en cas d'état fragilisé par un gros rhume ou quelque autre inconvénient. Nous nous adressions alors au bureau du Censeur (les internes, car les externes apportaient un mot de leurs parents) qui délivrait ou refusait un billet de dispense. Le Censeur ou le Surveillant général, M. Berger (Dodu) ou plus souvent encore, Monsieur Havoué, dont on sait le rôle qu'il tint dans la maison, après 1950 surtout, se chargeaient de cette distribution [...] au grand dam de M. Borruel qui déplorait de leur part, une certaine générosité. Curieusement, les demandes de dispense augmentaient si l'heure de « gym » précédait ou non une composition [...] Sans en avoir abusé, il m'est arrivé d'user de ce stratagème, surtout en cas de mauvais temps.

1949. M. Denti.

Une figure légendaire du lycée prit sa retraite en 1949. M Denti, avait été nommé, par arrêté ministériel, professeur d'Éducation Physique à Nevers en 1921, tout de suite après son succès au concours. Auparavant il avait été professeur aux Écoles communales de la Ville de Paris. Il fit donc toute sa carrière au Lycée et les anecdotes que ses anciens élèves colportent sont innombrables, authentiques ou imaginaires.⁵² *Nombreux sont ceux qui se souviennent de la flamme qu'il mettait pour nous apprendre à respirer : "Développez votre cage thoracique, voilà le synonyme d'une bonne santé» .*

⁵² BL Amicale N°1/1985, article de O. Lioret (promotion 1930)

Après son départ à la retraite, il participa activement à la vie de l'Amicale des Anciens Élèves où il aimait les retrouver et en particulier les anciens des équipes sportives. Et au dessert des banquets, il ne manquait pas d'interpréter une chanson, entre autres : *Viens le soir descend*. Il avait été nommé Chevalier de la Légion d'honneur en 1983. Il est décédé à Dôle le 13 décembre 1984.

Octave Lioret (1930) raconte ainsi un fait d'armes de M. Denti qu'il affirme véridique ⁵³ : *Ancien pilote de chasse à Pau, il fut désigné pour aller combattre aux Dardanelles en 1915 et 1916. Au cours d'une mission périlleuse, il fut attaqué par un appareil ennemi et son avion mitraillé comme une passoire. Sa réplique fut immédiate, mais comme l'on dit, sans intention de nuire, car il avait le respect de la vie des autres. C'est donc en fermant les yeux qu'il appuya sur la gâchette de sa mitrailleuse jusqu'à épuisement de sa bande de cartouches. C'est à l'atterrissage qu'il reçut les ovations de ses camarades, alors qu'il ne savait pas avoir abattu son adversaire.*

Un autre ancien élève Jean Tirman (1939) apporte un témoignage personnel ⁵⁴, accompagnant une photo de l'équipe de foot du Club Athlétique du Lycée de Nevers de 1938, sur laquelle figurent M. Denti, Cohayrehourcq, R. Vilain, G. Matz, Bourrachot, J. Labarre, J. Tirman, Bourdenet, Guimiot, R. Trottier, Rivière et Boual.

Je suis toujours ému à la pensée que je puis encore saluer celui qui fut mon premier maître ès sports et qui incarne un idéal de longévité que je souhaiterais atteindre. Je figure en bonne place sur la photographie de l'équipe dont je fus le capitaine enthousiaste et l'ultime rempart aux fortunes diverses.

À ce cliché, je joins quelques mots de mon autre maître à penser celui-là, qui m'a profondément marqué. Ce cher vieux Harris, haut en paroles et près de ses élèves, jusqu'à les accompagner dans leurs pérégrinations sportives et à rédiger le compte rendu de leurs exploits.

Peut-être dois-je à l'un et à l'autre, d'achever ma carrière d'éducateur physique dans une UER à Grenoble, destinée à laquelle n'aurait pas pensé le petit campagnard de Luzy, et l'élève consciencieux, mais sans plus, du vieux bahut, qui le modela pour une carrière heureuse.

Nous n'avons, malheureusement, pas retrouvé dans les archives de l'Amicale, le texte de M. Harris que Tirman joignait à la photo, nous savons seulement qu'il s'agissait d'un compte rendu manuscrit sur l'activité du CALN.

Histoire d'un professeur et d'un vélo.

Années 1949-1950 et 1950-1951. Un ancien élève de cette époque, M. Chaudenson raconte :

Notre prof de français en 6^e M, puis 5^e M, s'appelait M. Coppens. Un monsieur chauve, à lunettes, sosie presque parfait du célèbre professeur Tournesol d'Hergé.

Ses cours commençaient de façon rituelle : aussitôt entré dans la classe, il déposait sur son bureau un petit cartable de cuir très léger et mou, tellement il était patiné par le temps. Il en sortait un chiffon et époussetait consciencieusement son bureau et sa chaise. Une fois le ménage terminé, il s'en allait ouvrir la fenêtre pour secouer le morceau de tissu qu'il repliait alors avec soin, avant de le replacer dans le cartable.

Il sortait alors de celui-ci ses "outils pédagogiques" et le cours pouvait commencer.

Il agissait de la même manière avec son célèbre vélo, sans doute avec un autre chiffon...

À propos de son vélo, un magnifique engin noir d'un type ancien, style vélo hollandais(qui a été plusieurs fois caché, démonté etc... tous les anciens s'en

⁵³ BL Amicale N°1/1986

⁵⁴ BL Amicale n° 2 de 1973.

souviennent et les anecdotes existent déjà) une fin d'après midi, alors que nous étions en "permanence" salle 2 au musée, (grande salle du rez- de- chaussée avec ouverture à chaque extrémité), les portes sont brusquement ouvertes à la volée et deux élèves (des "grandes classes") juchés sur le fameux vélo, traversent la salle à toute vitesse avant de disparaître dans le couloir du fond.

Pas besoin de décrire l'ambiance dans la salle d'étude pendant les dix minutes qui suivirent...

Année 1950 – 1951.

Les résultats du baccalauréat.

27 élèves reçus en 2^e partie (8 en M. E., 12 en Sc. Ex. dont 3 filles, et 7 en Philo) et seulement 20 en 1^e partie. Les effectifs continuent à baisser.

Le discours de M. Juhlin professeur de lettres de Première.

Avec un style volontairement plein d'humour et d'ironie, M. Juhlin traite un sujet rebattu depuis des siècles : la défense des études littéraires. Son plaidoyer reprend tous les thèmes classiques, mais certains passages révèlent des questions d'actualité.

La première est la querelle autour des capacités du lycée à combler le fossé qui se creuse trop souvent entre l'enseignement et le réel [...] à initier l'enfant, de bonne heure, aux problèmes de la vie politique, sociale et familiale ... à le former au travail manuel, au travail en équipe ... Cette question, reconnaît-il, retient, depuis ces dernières années surtout, l'attention des congrès, des revues, du grand public et même des autorités universitaires.

Ce lien, entre l'enseignement et le monde extérieur à l'École et ses réalités, est bien en effet une préoccupation moderne. Dans la tradition universitaire, il était plutôt question, au temps des Jésuites, d'isoler l'enfant de ce monde jugé pervers, et, par la suite, tout au moins, de le soustraire aux problèmes de l'actualité. On voit aussi que cette exigence nouvelle vient du monde extérieur : *des congrès, des revues, du grand public* et l'Université ne semble concernée qu'en dernier lieu.

La deuxième qui apparaît dans sa conclusion est la situation même du Lycée de Nevers. Partant de *la tradition humaniste [...] (qui) s'efforce d'élever les esprits au dessus du métier et de la vie quotidienne, jusqu'à la contemplation du beau et du vrai* il en arrive non sans humour à *un dépaysement qui est particulier celui-là, aux élèves de notre Lycée, et dont la rhétorique n'est pas responsable ...* Il semble s'en réjouir : *il ne me déplaît point que ce soit un Musée qui abrite notre enseignement.* Et il trouve symbolique de voir la jeunesse, *ces enfants, turbulents ou dociles, bavards ou taciturnes, qui représentent notre avenir [...] s'ébattre et travailler dans un vénérable hôtel, calme gardien des reliques du passé.*

Il faut remarquer aussi que contrairement à ce qui se passait dans les anciennes querelles pour la défense des *humanités* contre les sciences et les techniques, mais aussi contre les langues et littératures modernes, M. Juhlin, ne défend ici que l'enseignement littéraire français et la philosophie, sans contester la valeur, mais reconnue d'une manière un peu ironique, des *maîtres réalistes : l'historien et le géographe [...] le naturaliste [...] le physicien [...] et bien d'autres maîtres encore dont les efforts [...] se trouveraient dangereusement compromis par les manœuvres surnoisées d'un affreux marchand d'illusion, le professeur de littérature,* auquel il associe pour compagnon d'infortune, *le philosophe.*

Son plaidoyer en leur faveur n'inclut plus, déjà, la défense du grec et du latin qui restaient quand même des disciplines fortes dans les séries classiques, mais comme nous l'avons vu, les résultats du baccalauréat montrent bien qu'une majorité d'élèves se dirigeaient en classe de 2^e et 1^e vers la section moderne sans compter que la série classique C accordait une place particulièrement importante aux mathématiques et à la physique, puisque ses élèves avaient ces cours en commun avec les Modernes. Ce relatif abandon de la défense des langues anciennes par le professeur de lettres de Première montre bien la désaffection croissante à leur sujet.

1951 M. Méry

Un autre professeur, légendaire à plusieurs titres, prit sa retraite en 1951, M. Méry, professeur d'histoire géographique.

⁵⁵Né en 1887, il fait ses études à Felletin et à Limoges. Il est mobilisé dès 1914 ; la guerre le trouve au combat en premières lignes dès les premières heures. Très grièvement blessé à la jambe droite, il est soigné dans divers hôpitaux. Remis en santé, muni de son inséparable canne, il exerce à Bourg, Bar-le-Duc et Pontoise. Par arrêté ministériel du 2 août 1919, il est chargé d'une chaire d'histoire au Lycée de Nevers jusqu'à sa retraite en 1951.

Après un court séjour à l'hôpital de Nevers, il décède le 10 novembre 1968 et est inhumé à Chambon-sur-Voueize (Creuse), sa terre natale dont il aimait souvent parler. Une cérémonie eut lieu à Nevers le 13 novembre avec des allocutions de M. Chiron, ancien élève et ancien collègue et de M. Depierre, proviseur du Lycée.

Ainsi est résumée sa vie par un de ses anciens élèves des années 1923-1930 dont les parents, originaires de la Creuse comme M. Méry, le connaissaient bien et habitaient tout près de son domicile à Nevers.

Ajoutons que dans ses papiers, laissés à sa mort à la bibliothèque du Lycée, nous n'avons pas été surpris de retrouver, entre autres, une série de cartes postales de Chambon-sur-Voueize ainsi que de Metz, et surtout Verdun. Il y avait aussi beaucoup de cartes de Saint-Mihiel (Meuse), sans que nous connaissions les liens qui l'unissaient sans doute à cette ville, proche de Bar-le-Duc.

Témoin plus matériel, de son passage au Lycée Lalande à Bourg, une note de blanchisserie du 14 octobre 1918 : il avait donné à la blanchisseuse :

1 chemise jour, blanche, raies bleues	0,25
1 chemise nuit blanche parements rouge	0,25
1 caleçon blanc raies bleues	0,15
3 mouchoirs blancs en fil	<u>0,10</u>
	0,75
	<u>0,55</u>
	1,30

On peut supposer que les 55 c étaient le rappel d'une note précédente. Ceci nous donne une idée de ce qu'on appelait le *ménage* d'un professeur célibataire : le linge de corps qu'il donnait à la blanchisseuse chaque semaine. Nous avons ainsi une idée du *linge de corps* masculin de cette époque et des prix pratiqués. Rappelons tout de même qu'à cette époque tout le lavage du linge se faisait à la main.

Nous avons également retrouvé ses cahiers et autres préparations de cours, écrits d'une écriture minuscule. Il y avait également des cahiers d'élèves, un d'*Histoire moderne* de Guilleminet de seconde B (1916-17) du Lycée de Bar-le-Duc, l'autre de *Géographie* de Robert Demangeon du Lycée de Nevers. Il y avait également des devoirs (ou exposés) sur l'église Saint-Étienne de Nevers, certains magnifiquement illustrés de

plans, élévations, dessins de détails de sculptures, etc. de A Carré et R Moreau et qui nous rappellent l'importance accordée au dessin graphique. (Il s'agit peut-être de Roger Moreau (bac 1940).

On lui prête de nombreux mots historiques qui trente ans après sa mort suscitaient encore des polémiques. Antoine Martin (1939) qui fut son élève dans les années 1936, affirme lui avoir entendu dire, quand il se mettait en colère contre la classe : *Moi qui les ai perdues aux Dardanelles, espèces de ... vous n'allez pas me ...* car il avait dans ces circonstances, le verbe soldatesque. Un autre de ses élèves, Aimé Martin (1943) ⁵⁶ demandait confirmation d'une autre phrase historique *Pendant les années 1939 à 1941, quelqu'un se souvient-il avoir entendu proférer, par M. Méry (évidemment !) la phrase suivante : "Oui, j'étais aux Dardanelles, les morts, aux os, accrochaient leurs gamelles" ... D'aucuns prétendront qu'il a été dit "les soldats, aux os ..."*

À cette énigme, son biographe, Lioret fait remarquer qu'ayant été blessé sur le front français en 1914, blessure suivie de longs séjours à l'hôpital, avant réintégration dans l'enseignement, *Comment alors se serait-il trouvé aux Dardanelles en 1915 au moment où eut lieu l'expédition alliée ?* Et il propose une explication : *À moins que ... Comme Achille Millien ⁵⁷, notre poète nivernais, qui raconte dans son premier article, le siège de Sébastopol en 1856 sans y être jamais allé ... !*

Mais les anecdotes et mots historiques prêtés à ce personnage sont innombrables comme en convient Lioret : *Cependant, il faut bien convenir que par amour de l'histoire, notre professeur émettait parfois certaines apostrophes, rendues célèbres, qui nous ont souvent fourni les thèmes de plusieurs anecdotes pouvant s'intituler : "Melon et chapeau mou. Visite nocturne. Le poil de moustache ..." et quelques autres. Mais nous l'avons tous connu respectueux de la mémoire de ceux qui ont donné leur vie pour la Patrie.*

Le *Bulletin de l'Amicale des Anciens Élèves* ⁵⁸ se fit même l'écho d'une polémique à propos d'une phrase attribuée, par certains, à Alphonse Méry : *Les **Guernadiers**, ils étaient **lass** !* Pour clore le débat, un ancien élève, Michel Baume-Lherbe évoqua ses souvenirs. Jamais M. Méry n'aurait pu dire « *Les **Guernadiers**, ils étaient **lass** !* » Dieu sait si je l'ai imité : ce n'était pas dans son registre. Par contre, voici quelques brèves tirades qui sont bien de lui : « *Pétain et Maurras traitaient la République de prostituée ! Et pourtant ils en vivaient ! Et bien, Messieurs, ceux qui vivent d'une prostituée, ce sont des maquereaux* ».

« *C'était l'époque de la libération. Nous étions retirés au Collège Moderne et Technique : « Je dînais un soir chez Madame Anfray (directrice du Collège de jeunes filles et femme du professeur d'histoire Anfray) et je lui disais : dans ma classe, ça pue la me... » (Classe 9, rez-de-chaussée, à hauteur des WC, presque tous sans portes). Elle me répondit : « Monsieur Méry, vous exagérez ! » - « Venez, vous verrez et vous sentirez. Elle est venue, elle a vu, elle a senti, elle m'a dit : M.Méry, vous étiez en deçà de la vérité ».*

*Demandez à Aujas, Pivert, Colas, aux normaliens de l'époque. Ils doivent s'en souvenir. Autre phrase : « Je n'ai pas d'accent ! Je suis même le seul professeur du Lycée à ne pas avoir d'accent » Vous voyez bien « Les **Guernadiers**», ce n'était pas de lui !*

Méry est bien le type même du professeur mythique dont l'image reste dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu. Une forme d'immortalité qui vaut bien celle de l'Académie.

(À propos de ses relations avec les Anfray, voir dans le chapitre précédent, le passage relatif à la résistance active et passive au Lycée pendant l'occupation.)

⁵⁶ BL. Amicale N°1/1991

⁵⁷ Voir plus haut le chapitre consacré à cette époque.

⁵⁸ Numéros 1 et 2 de 1975.

Lucien Page (1929) le dépeint ainsi : *M. Alphonse Méry, professeur d'histoire et géographie est d'humeur variable. Tantôt détendu jusqu'à la familiarité, se répandant en digressions avec ou sans rapport avec le cours (d'ailleurs le cours n'est jamais fini dans l'année en dépit des marathons des dernières heures) tantôt grave, la moustache batailleuse, la parole brève, le regard sévère, retranché dans la distance et la dignité professorales. Humeur variable et imprévisible.*

Et il raconte un de ses "bons mots" : *Ce jour-là - premier cours de l'après-midi du samedi - l'humeur est au beau. Les élèves installés, la canne et le melon accrochés, la serviette bourrée posée sur la table, M. Méry se tourne vers son auditoire, savourant d'avance ce qu'il va dire :*

"Mes petits amis, je viens d'avoir une conversation intéressante. Vous savez que c'est aujourd'hui jour de foire ... quelqu'un était près de moi au restaurant, quelqu'un que je ne connaissais pas. Nous avons parlé et ce quelqu'un m'a confié qu'il était éleveur de cochons. Eh bien ! lui ai-je dit, nous faisons le même métier. Mais j'espère qu'il vous rapporte plus de satisfaction qu'à moi ..."

Accessoirement, ceci nous replonge dans une réalité très ancienne. Jusqu'à une époque récente, il n'existait pas de « cantine » pour les professeurs et encore moins de restaurant des fonctionnaires. Traditionnellement, les professeurs célibataires prenaient leurs repas dans un restaurant où ils étaient en pension ou demi-pension, y avaient leur place attitrée à la table d'hôtes, avec leur serviette dans le casier et aussi leur bouteille de vin. C'était déjà le cas à l'époque d'Hippolyte Taine (voir le chapitre correspondant).

On comprend qu'un tel personnage n'était pas forcément aimé de tous. Certains l'avouent franchement comme Jarriot ⁵⁹. *Je n'ai guère apprécié A. Méry (en classe de 5^e), personnage pittoresque. Nous prétendions qu'un tonneau de vin était placé à côté de son lit dans son logis de la Place des Pèlerins. J'ai le souvenir de ses colères lorsqu'il surprenait quelqu'un, les doigts dans le nez : « Ah ! mon petit coco, tu te cures le nez ... Espèce de dégoûtant ... » Et ça continuait. Il lui est arrivé de sortir son mouchoir pour nous apprendre à nous moucher !. Et ses longs résumés dictés, qui mangeaient l'interclasse : « petits pois ... haricots verts ... veux-tu noter ! »*

1949-1951 - Henri Bareil.

Si certains professeurs ont fait la quasi-totalité de leur carrière au Lycée de Nevers, d'autres n'y ont passé que quelques années. Souvent nommés au Lycée en premier poste après leur succès à l'agrégation, ils ont poursuivi ailleurs une carrière parfois très brillante. C'est ainsi qu'un ancien élève des années 1946-1953, Jacques Jarriot ⁶⁰, évoque Henri Bareil qui enseigna les mathématiques de 1949 à 1951 (il remplaçait M. Boughon) et acheva sa carrière à Toulouse où il a été un des animateurs principaux sinon le plus important de l'IREM.

Je l'ai eu durant les deux années de son séjour, en 3^e et en 2^e (1949 à 1951). J'aimais les maths et je réussissais dans cette matière, encore plus et mieux avec Bareil. En 1951 - 1952, c'est M. Demont, mais il ne termina pas l'année scolaire (remplacé au 3^e trimestre par M. Denisau). Quel chahut avec ce M. Demont [...] que je plaignais ! Plus tard je me suis mal accordé avec le « Bolide.

L'accent méridional de Bareil (son pays, Laurabuc, près de Castelnaudary) nous surprenait « Bom ! Bom ! vous me les bûchez ces maths ! » disait-il souvent. Il n'a pas été apprécié par tous, les mauvaises notes se doubleraient d'heures de colle. « Je crois que j'ai été assez dur à mes débuts » me confiait-il un jour. Car j'ai retrouvé Henri Bareil à Toulouse, où il enseignait (Lycée Bellevue), après mon arrivée à Rodez en 1965.

⁵⁹ Lettre du 21-02-05

⁶⁰ BL Amicale N° 3, 1996. Et lettre du 21 février 2005.

Nous exercions, l'un et l'autre, des responsabilités syndicales au SGEN. Maintenant, retraité bien sûr, il demeure à Toulouse où je le revois de temps à autre. Comme lui, j'ai été « assez dur » au Lycée d'Abbeville où je débutais et je m'en suis rendu compte plus tard.

Henri Bareil a joué un rôle important dans l'histoire de l'enseignement des mathématiques en France, notamment dans la réforme de cet enseignement, initiée par la Commission Lichnerowicz en 1967 et dans laquelle il entra en 1972 après avoir été élu Président de l'Association des Professeurs de Mathématiques de l'Enseignement Public. Il est décédé le 20 juin 2008 à l'âge de 83 ans.

Le bulletin de l'APMEP a publié un article de Pierre Legrand et Jacques Dabanc qui résume parfaitement sa vie et son action :

Henri Bareil est mort le 20 juin 2008. Il avait 83 ans.

Sa vie peut être résumée en quelques mots : il s'est dévoué corps et âme à sa famille, à ses amis, à ses élèves et à la cause qui lui était chère entre toutes, l'enseignement des mathématiques. Une existence simple et toute droite, donc, mais exemplaire à bien des égards.

Il naît en 1925 à Laurabuc, petit bourg qui fut jadis la capitale de la région du Lauragais, de parents paysans. Il passe de l'école primaire de Laurabuc à l'école primaire supérieure, puis au lycée de Castelnaudary. C'est à la fin de ses études secondaires, dans une classe de « math élem » de quatre élèves, menée par un maître passionné, que se révèle sa double vocation : les mathématiques et l'enseignement. C'est ensuite une année de mathématiques supérieures au lycée Fermat, où il suit les cours d'Edmond Ramis, puis l'Université, avec pour professeur Robert Deltheil dont il restera l'ami. Peut-être est-ce l'influence de ces deux maîtres, auteurs l'un d'un cours de mathématiques spéciales qui fut longtemps une référence, l'autre d'un très célèbre traité de géométrie, qui l'encouragera plus tard à se lancer dans l'élaboration d'une série de manuels.

Reçu au CAEC en 1949, il est nommé à Nevers où il épouse en 1951 une jeune licenciée de lettres classiques, Josette.⁶¹ Ils auront deux enfants. En 1951 se place aussi une anecdote qu'Henri racontait volontiers. Ayant exprimé au doyen Thiberge son désir de se rapprocher de Toulouse, ce dernier lui répondit : « Bien sûr, avec votre accent, trop au nord on ne vous comprendrait pas ».

Ce ne fut pourtant pas à Toulouse qu'il fut d'abord muté, mais au lycée Bernard Palissy d'Agen, où il resta sept ans avant d'aboutir en 1958 à Toulouse, au lycée Bellevue. Il demeura dans ce dernier jusqu'à sa retraite, prise en 1987.

Il fit le choix délibéré, malgré une notoriété qui lui vint rapidement, de faire toute sa carrière dans le premier cycle, estimant que c'est à ce stade que se fixent, pour le meilleur ou pour le pire, les relations d'un adolescent avec les mathématiques.

C'est ainsi qu'il devint le premier professeur certifié exerçant en collège à être promu au grade d'agrégé.

Le lycée Bellevue faisait partie des quatre ou cinq lycées pilotes mis en réseau autour du lycée international de Sèvres. Henri y fut responsable du département de mathématiques. Mais son activité au service de l'enseignement déborda bientôt ce cadre.

Ce fut d'abord, avec Christiane Zehren et quelques autres, la renaissance en 68 de la régionale toulousaine de l'APMEP.

⁶¹ Inexact : c'est une carcassonnaise qu'il a amenée à Nevers après l'avoir épousée. (Rectification transmise par François Sonnet (1948))

Il prend en 1971 une part déterminante au démarrage de l'IREM de Toulouse, en même temps qu'à la rédaction de la charte de Caen de l'APMEP.

En 1972, il est élu à la présidence de l'APMEP et entre à la commission Lichnerowicz responsable de la réforme des « mathématiques modernes », créée en 1967 et qui pendant longtemps ne comporte aucun professeur de collège. Il y est l'un des rares à garder toujours, malgré les polémiques qui font rage, une vue claire des problèmes et à ne jamais perdre de vue la réalité des classes.

L'enseignement des mathématiques est alors en pleine crise. Les nouveaux programmes de quatrième, en vigueur depuis un an, désarçonnent élèves et professeurs.

Sous sa présidence, l'APMEP prend très vite l'initiative d'une pétition nationale contre les excès de la mise en place d'une axiomatisation précoce de la géométrie. Il plaide sans se lasser et avec succès, tant au sein de l'association que de la commission une double cause : formation des enseignants, amodiation des programmes.

C'est peut-être pendant ces années si difficiles qu'Henri montra le mieux toutes ses qualités – finesse, courtoisie, calme inaltérable, réalisme – pour mener au milieu des écueils la barque de l'association.

Lorsqu'à la fin de 1974 il quitta la présidence de l'APMEP, il continua à œuvrer au sein du bureau et dans les groupes ministériels de travail sur les programmes qui se succédèrent sans désespérer pendant des années : COPREM de 1983 à 1989, puis GREM de 90 à 92.

Mais surtout il joua, il a joué jusqu'au bout un rôle primordial dans les publications de l'association, aidé en cela par la vaste culture qu'il cachait derrière une modestie souriante : brochures pour la formation et l'information des professeurs en exercice, brochures thématiques, comptes rendus d'ouvrages de tous niveaux.

Il a publié dans le Bulletin vert, sous son nom ou sous pseudonyme, de nombreux articles, dont il faut espérer qu'ils seront un jour réunis et qui constituent une remarquable défense et illustration de la géométrie élémentaire comme outil de formation.

On ne saurait non plus oublier que, de 1980 à 1986, il assure avec Christiane Zehren la publication d'une collection de manuels pour les collèges, dont la marque distinctive est un souci constant de clarté et d'accessibilité.

La Légion d'honneur qui lui fut décernée en 1999 n'a pas seulement été la reconnaissance de son exceptionnel travail ; elle a aussi, nous semble-t-il, honoré la République en montrant que celle-ci sait à l'occasion récompenser ceux qui, loin des projecteurs, œuvrent pour le bien de tous.

La dernière année de sa vie fut assombrie par le très grave accident de santé dont fut victime sa femme. Il fit preuve d'une abnégation sans bornes, allant la voir à l'hôpital chaque jour pendant des mois, alors que lui-même aurait eu un besoin urgent de soins hospitaliers, ce qui sans doute précipita sa fin.

À tous ceux qui l'ont connu dans le cadre de son activité, il laisse le souvenir d'un professionnel passionné et hautement compétent. Et ceux qui l'ont fréquenté de plus près garderont toujours la mémoire de cet homme chaleureux, discret, plein d'humour et de bonté.

Le Monde du samedi 28 juin 2008 a repris presque entièrement cet article.